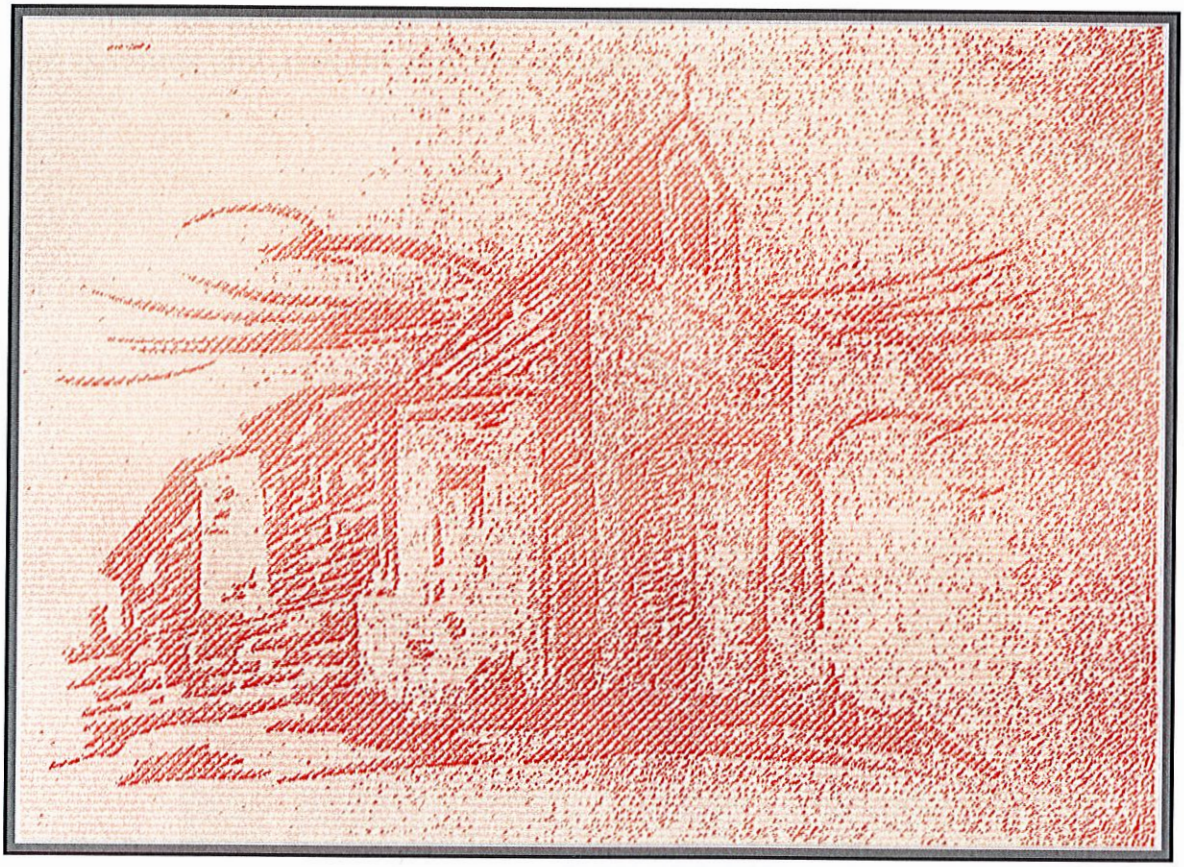
SAINT-JACQUES,

NOTRE COLLINE



Jean Giroud

Sources : Archives de Cavaillon *avec l'aide précieuse d'Hélène Maignan - archiviste de la ville pour la numérisation de ces documents.*

Avant-propos

Présentant fièrement son éperon rocheux à la Durance qui vient lécher ses pieds, la colline fait partie intégrante de l'histoire de notre ville.

Tour à tour lieu de vie, de ressources, de culte, de fêtes, point stratégique, « Saint-Jacques » a laissé son empreinte dans le patrimoine de Cavaillon.

Aujourd'hui site paisible, les pâturages ont cédé la place à des constructions ; carrières ou drailles n'accueillent que des promeneurs. Mais que la Durance se fâche ou que des troubles sèment la terreur, les Cavaillonnais y trouveraient encore abri sur le plateau ou refuge dans les grottes.

Quant à la chapelle, vestige avec celle des Vignères du Moyen-âge roman local, dépouillée de son mobilier, elle a fermé ses portes et son ermitage sur son passé.

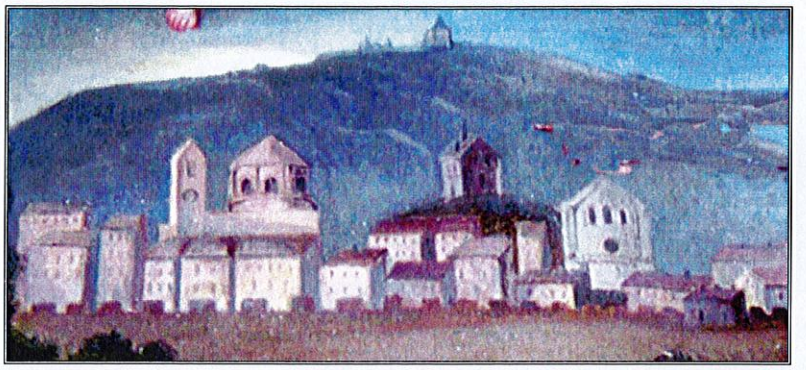
Seules les illuminations nocturnes rappellent simplement aux Cavaillonnais ce lien qui nous unit avec ce haut lieu chargé d'histoire.

Jean Giroud
2011

Cette plaquette est publiée par l'association « Kabellion » de Cavaillon

Photo couverture : Linotype inédit de Raymond Michel.

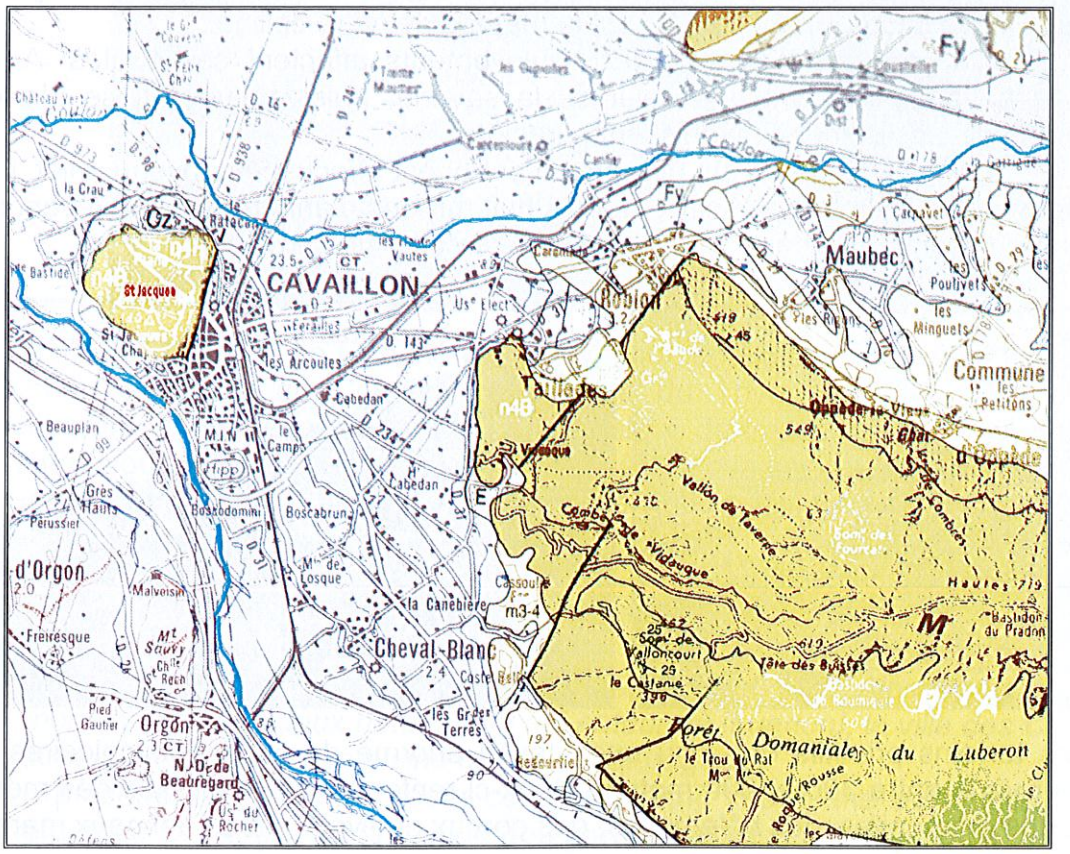
LA COLLINE SAINT - JACQUES



Vue de Cavaillon dominé par la colline (Bannière saint Roch)

I - La Colline historique

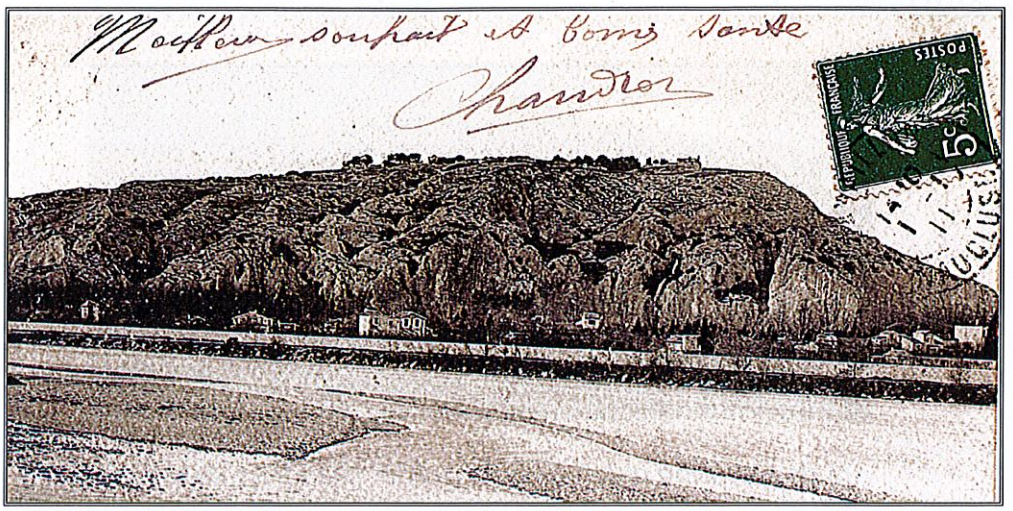
Prolongement naturel ouest depuis huit millions d'années de l'ensemble géologique du Luberon, la colline Saint-Jacques (autrefois le mont Caveau), haute de 107 mètres[1], étendue sur environ 300 hectares, fait face au rocher d'Orgon. Elle émerge de la plaine quaternaire formée par les alluvions de la Durance et du Coulon.



La seule observation de cette carte montre l'intérêt stratégique de cet éperon avancé du Luberon qui offre un panorama de 360°. Il offre une vue lointaine sur la vallée du Coulon voie de

[1] La borne au sommet (carte IGN) marque 180 m. (178 m. à la table d'orientation). A l'emplacement du télégraphe on relevait 190 m, alors que le lit de la Durance est à 64 mètres.

passage venant d'Italie, Il commande le passage de la Durance ouvre des perspectives sur le sud (pertuis de Lamanon) et décèle tout mouvement sur la rive droite de la rivière.



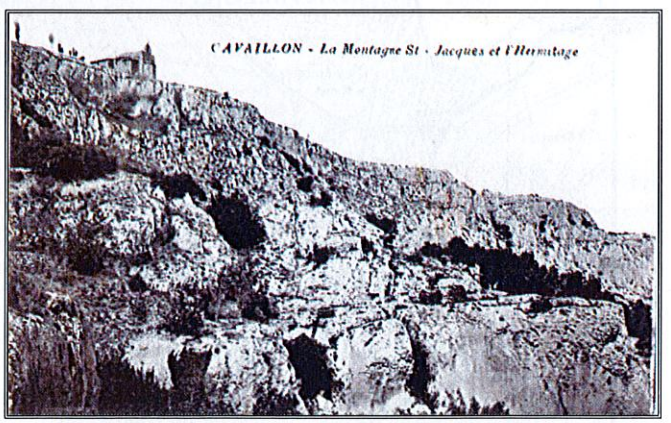
Puisque détachée de la montagne mère, nous étudierons rapidement sa formation géologique et son occupation humaine primitive à travers l'histoire du Luberon et les traces qu'y ont laissé ses premiers occupants.

Au début de l'ère secondaire (–230 millions d'années), la mer envahit la région ; sur une importante épaisseur.

C'est pendant cette ère (au Crétacé, entre -135 et -65 millions d'années environ, qu'il faut placer l'origine des épais bancs de calcaire gris ou blanc (calcaires urgoniens du nom du village d'Orgon) qui constituent la matière de notre colline.

Il y a 100 millions d'années des soulèvements affectent ces strates. A – 50 millions, le paysage ressemble à celui de la savane, puis le Luberon se plisse. A nouveau grands lacs et mers envahissent la région.

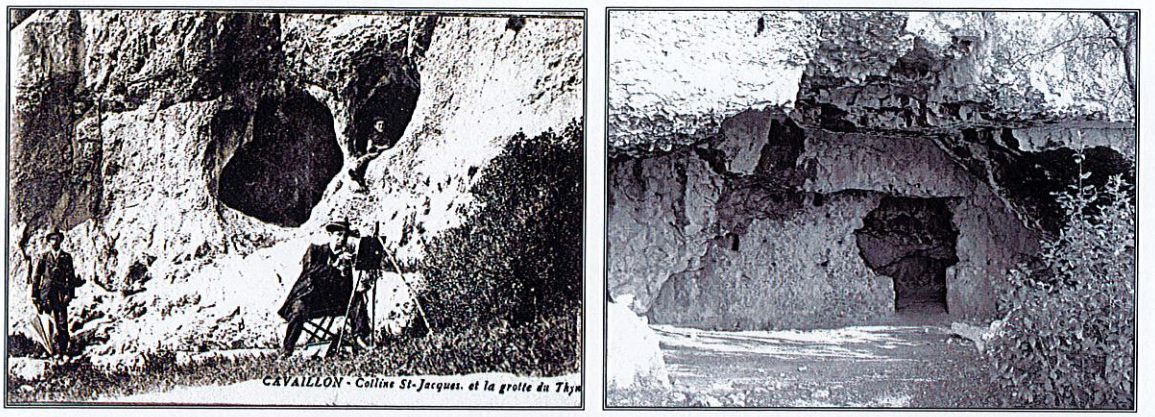
A – 15 millions d'années, un plissement est-ouest affecte ce nouveau relief. Enfin, la montagne prend sa forme définitive depuis huit millions d'années avec un évènement géologique qui oblige la Durance et les rivières à creuser un canyon.



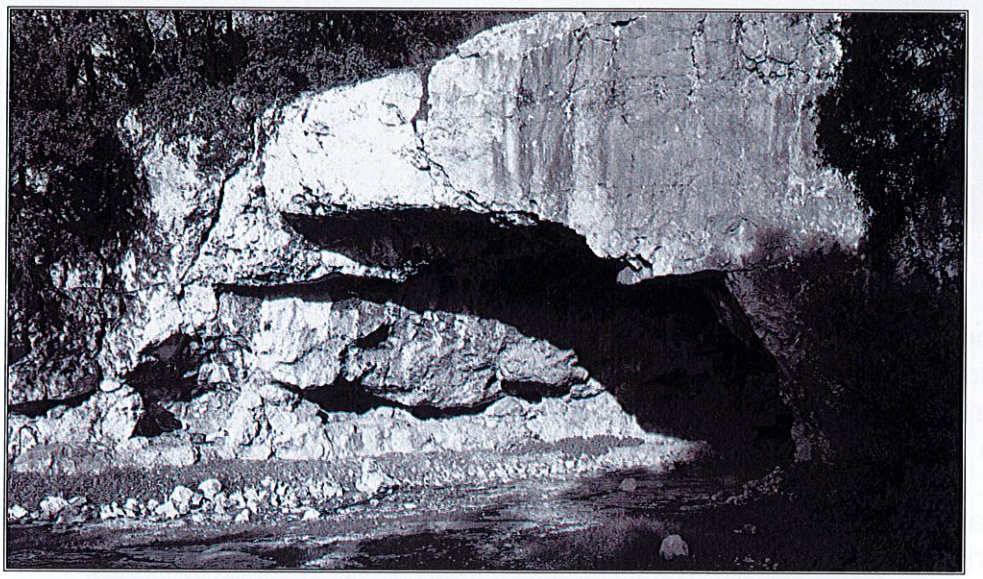
Les terrains primitifs ont reçu une masse énorme de sédiments calcaires dont l'épaisseur varie entre 300 et 600 mètres. Ceux-ci renferment des fossiles des mers du Crétacé, des ammonites, des bélemnites, des coraux et divers autres animaux marins[2].

[2] « Découvertes géologiques du Luberon » - Edition BRGM. Les géologues parlent de calcaire à rudistes (mollusque à bivalve) sur le flanc est de la colline et de calcaire à silex et bioclastiques (qui contient quelques restes fossiles) sur la partie sommitale et le flanc ouest.

Incliné comme le Luberon, la colline difficilement accessible sur ses côtés est, ouest et sud, n'offre que son versant nord, incliné vers le quartier des Vergers pour accéder aisément au plateau sommital.



Les grottes de Saint-Jacques.



La nature de son sol a façonné des grottes que connaissaient bien jadis les petits Cavaillonnais : le trou du Colombier, la grotte du Thym... dont certaines seront aménagées en cas de nécessité. On n'y a pas relevé de traces d'occupation ancienne. Une légende voudrait que l'une d'elle communiquât avec la crypte de la cathédrale... La grotte Gambet au Cagnard, profonde et élevée servit d'abri lorsque les bombardements menacèrent la ville en 1944.

La colline était autrefois appelée « Mont Caveau[3] ». Les linguistes s'accordent pour dire que cet oronyme (nom de montagne) est formé par la racine pré-indo-européenne « Kab » qui fait référence au rocher, à une hauteur. Strabon[4] écrit « *Il y a encore deux rivières entre Druantia et Isar, descendant (des Alpes pour s'unir au Rhône ; nous en citerons deux notamment qui entourent [Luerion], la ville des Cavares* » et il ajoute « *le pays n'offre que plaine et beaux pâturages* ».

La présence de grottes a, pour certains, donné lieu à une autre interprétation faisant référence à la notion de creux, de trou (cavum en latin) qui ira jusqu'à s'étendre à

---

[3] On trouve d'autres références plus tardives à notre ville ; dans les Annales ecclésiastiques : « in pago Cavellico » (699). On lit aussi : « In pede montanee Cavelci » (1414- cadastre). Cabellio, viendrait de « chal » (pente ou creux abrité du vent). La ville est citée sous le nom de Cabellione sur les gobelets de Vicarello, sur l'itinéraire d'Antonin et sur la table de Peutinger.

[4] Strabon (Ier siècle av. JC) « Géographie IV, 1 ,11 »

des appellations à caractère religieux : N-D du Mont Calvaire (église des Doctrinaires située au bas de la colline), la bien-nommée.

Vue de la colline vers l'horizon sud

Pour compliquer la recherche étymologique, il faut se rappeler que les Cavares occupaient le site. Pour certains, ce nom serait d'origine celte, pour d'autres d'origine méditerranéenne. Le dictionnaire géographique historique et politique des gaules (1764) n'hésite pas à affirmer que ce sont les Cavares qui donnèrent leur nom à la ville.

L'homme s'est installé dans le Luberon dès la fin du paléolithique, l'âge de la pierre taillée, (Buoux, Murs et Bonnieux). Au néolithique, âge de pierre polie (- 10 000 ans) arrivent de nouveaux occupants, pasteurs, agriculteurs, qui se sédentarisent. On trouve leur trace à Coustellet, Villeneuve- les-Avignon et plus près de nous, à Boulon, aux Molières.

II - La Colline, lieu de vie

La plus ancienne trace d'occupation animale que l'on ait trouvée près de Cavaillon est un os de mammouth datant de 130 000 ans.

De quand date les premières occupations humaines de la colline ? Entre -100 000 et - 50 000 ans avant notre ère apparaît l'homme de Neandertal. Il laisse quelques traces du côté de Buoux et dans les gorges du Régalon.

C'est à partir du néolithique que la colline a pu se peupler (-- 6000 à - 2500 ans avant notre ère). Les hommes de cette époque taillent des silex ; en témoignent les pointes de flèches, pendeloques, lames, perçoirs, racloirs, lames ...

Exemples de silex taillés trouvés dans le Luberon.

Le musée conserve les objets retrouvés dans les sépultures ; le site de Saint-Jacques est occupé. Dans la région, la grotte de Font Blanco[5] (Robion) a livré des objets qui accompagnent le défunt.

Au quartier des Vergers on a retrouvé des restes de sépultures qui contenaient de nombreuses poteries, des parures, un poignard en fer…

Une stèle trouvée à Saint-Jacques rappelle celle recueillie à Orgon. Peut-être des gardiens de sépultures ? Les morts sont enterrés dans des auges en calcaire. Des objets accompagnent le défunt. Culte des forces de la nature.

Une vingtaine de stèles ont été trouvé en 1909 au quartier des Girardes. Ressemblant à celles du Glanum. Les Saliens qui occupaient ces sites y déposaient le crâne des héros morts.

Des découvertes de sépultures (Font Blanco) font état de squelettes en position accroupie, le corps replié, les tibias croisés, mais sans orientation définie. Même si le site de Saint-Jacques reste longtemps occupé, on n'y a pas trouvé de sépultures.

---

[5] On a trouvé des restes paléolithiques et surtout néolithiques sur la commune de Robion. Plusieurs grottes du Luberon ont servi d'habitat et surtout de lieu sépulcral : Le site de Boulon a donné des témoignages de l'âge du fer, des tessons de poteries phocéennes, des pièces de monnaie massaliotes.

Au néolithique succède l'âge des métaux (cuivre, bronze et fer). La population qui occupe la Provence à cette époque porte alors le nom de Ligures[6]. Posidonios[7] les décrit comme « *des hommes au corps maigre et sec ; ils compensent leur manque de blé par de la chasse ; ceux qui habitent les montagnes vivent de viande et de plantes* ».

Ce sont ces Ligures qui installent les premiers oppida sur des éperons rocheux, tenant plus de lieu de refuge que de lieu de vie. Des fonds de cabane sur la colline, côté Durance, témoignent par les céramiques retrouvées, de l'occupation du site à l'âge du fer (VIème au IVème siècle), de même que du côté de la chapelle Saint-Roch. Des puits aujourd'hui comblés ont fourni dans les années 1930 d'importantes poteries. De cette époque, une sépulture à incinération a donné, outre un mobilier classique, des objets en bronze (plaque d'un coffret), en fer (boucle), en os (rouleau de charnière).

Les Cavares occupent alors dans le sud-est de la Gaule, un territoire situé au confluent de la vallée du Rhône et de la Durance, comprenant les villes d'Orange (Arausio), Avignon (Avenio) et l'*oppidum* de Cavaillon. Comme l'écrit Guy Barruol, ils le fortifient pour en faire un puissant refuge ; en témoigne le mur de type cyclopéen qui couronne toujours le plateau de la colline. Des voies importantes descendaient de l'oppidum ; l'une vers la Durance (La Grande Combe) et les ports qui avaient pu s'y installer, l'autre appelée aujourd'hui la « voie romaine », où se remarquent des traces d'ornières dans les plaques calcaires (« la Grande Draïo ») permettait d'accéder au quartier des Vergers et de là, vers le nord (Avignon). Une troisième draille, aujourd'hui inaccessible à cause du théâtre Georges Brassens, aboutissait près du Cagnard, sans compter d'autres accès aujourd'hui privés (vers la chapelle Saint-Roch). La partie ouest de la colline tombe sur un quartier jadis marécageux et soumis aux aléas de la Durance avec le confluent du Coulon.

Avant de poursuivre l'historique de la colline, donnons la parole à un Cavaillonnais du XVIIIème siècle qui nous conte la belle épopée de la naissance de Cavaillon sur le mont Caveau dans un texte illustré[8]. En voici quelques extraits :

« Il paraît probable que les fils de Noé furent les premiers habitants de cette montagne… qu'ils nommèrent Caver. Ces hommes ayant habité quelque temps ces cavernes, bâtirent en haut de cette montagne une forte ville qu'ils nommèrent Cavarea. Ils y dressèrent des temples et en détruisant les bois qui l'occupaient se firent un chemin plus agréable et plus commode du côté de Saint-Baldou par où ils montaient comme dans une avenue aisée et facile au haut de leur ville…. S'étant ainsi bâti un refuge contre les bêtes féroces… ils se firent un roi, Cavarus, pour lequel ils bâtirent un château pour se garantir des attaques de leurs ennemis ».

Vers six cents ans avant notre ère, les Grecs de Phocée fondent Marseille ; grands commerçants, ils ne tardent pas à créer des comptoirs le long de la côte est de la Méditerranée puis s'aventurent vers l'ouest et le nord en remontant le Rhône et la Durance. Alliés de Marseille, les Cavares ouvrent largement leur territoire à l'influence grecque et commercent avec eux. A cette époque, Artémidore d'Ephèse[9], note « *Cabellion[10], ville [de la dépendance] de Massalie* ».

L'examen des restes poteries montre au cours des siècles qu'à la production indigène locale se mêle de plus en plus de tessons portant l'influence hellène ; coloration, forme, écriture. Ce qui traduit le plus les relations commerciales avec

---

[6] Jean-Paul Clébert (op.cit.) Les peuples ligures ont connu leur plus grande expansion de 1200 à 800 avant JC, occupant une partie du Nord de l'Espagne, le Sud de la France et le Nord de l'Italie

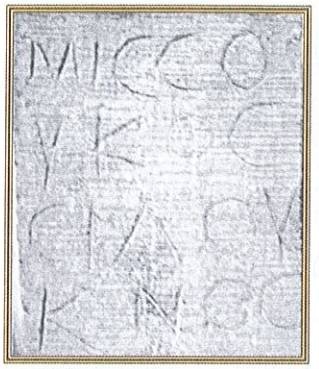
[7] Posidonios d'Apamée, historien, philosophe stoïcien et géographe grec. (-135 /- 51 av. J-C.)

[8] Puyricard d'Agar (op.cit.)

[9] Géographe voyageur du 1er siècle avant notre ère.

[10] Καβελλιῶν

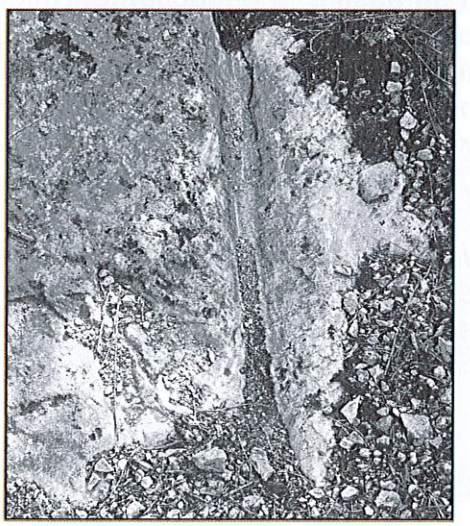
Massalia est le nombre de pièces de monnaies, drachmes, oboles, bronze datant pour les plus anciens du Vème siècle av. JC[11].



Stèle grecque du musée de Cavaillon traduite : « Missucus fils de Silus » (in Guy Jau op.cit.) et gravure (recolorisée) dans le rocher près de la Durance.

Au IVème siècle avant notre ère arrivent les Celtes du Nord. Ils se fondent avec la population ligure en apportant leur culture..

Les relations commerciales que notre ville entretint avec Massalia se vérifient encore d'une part avec les monnaies que Kabellion frappe avec le sigle KABE, par les stèles déposées au musée, par l'énigmatique inscription découverte gravée dans le rocher découverte par Michel Jouve en 1903.



La voie « romaine » franchit une brèche vraisemblablement taillée et traces de chariots (Ph. JG)
A d. Pièce de monnaie frappée à C portant l'inscription « Kabe » (IIème /Ier siècle av. JC)

[11] Lire sur les Cavares le livre de Guy Jau « Pages d'Histoire ».

Obole de Marseille (I/II ° siècle av. JC)

De ce lointain passé restent quelques vestiges encore visibles : mégalithes formant un mur, amoncellement de pierres non entièrement fouillé, inscription gallo-grecque dans la falaise près de la Durance, la voie « romaine » ainsi que le produit des fouilles de divers puits, fonds de cabanes, exposés au musée de la ville. De plus, de nombreuses pièces de monnaie témoignent de l'importance du trafic commercial notamment avec Marseille.

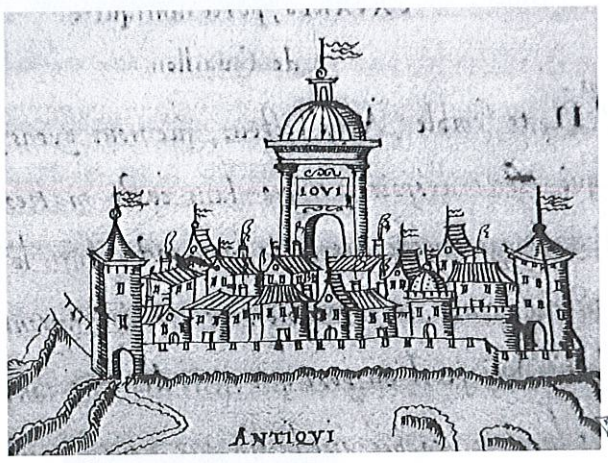
Quatre stèles inscrites en caractère grecs, découvertes au Mas-de-Pernix, en 1909 à Cavaillon sont rassemblées au musée. Elles datent du IIème/ Ier s. av. JC.

ΚΑΒΙΡΟCΟΥΙ ΝΔΙΑΚΟC	Kabiros fils de Vindios
MICCO ΥΚΟC CIΛΟΥ ΚΝΟC	Missukos fils de Silus
ΒΑΛΑΥΔΟ ΥΙΜΑΚΚΑΡΙΟ ΥΙ	A Balaudos fils de Maccarios
ΑΤΕC.ΑΤ ΕΜΑΓΟΥ ΤΙ.ΟΝΝΑ ΚΟΥΙ	Atemagutis fils d'Onnos

Pierre-Yves Lambert qui en assuré la traduction et l'interprétation en 2003 précise « Ces quatre inscriptions sont caractérisées par le laconisme habituel de ce type d'inscription. « *Il s'agît de textes de deux à trois mots comprenant le nom d'une première personne, suivi de celui de son père. Le nom du père est associé à un suffixe -cnos ou -cos ou encore -coui, largement attesté dans l'épigraphie gauloise, qui signifie fils de* ».

Redonnons la parole à Puyricard d'Agar qui tente de décrire la vieille ville sur le mont Caveau, bine qu'il ne reste aucune archive là-dessus : « *Cette ville était très grande et très forte ; elle avait quatre porte, un temple dédié à Jupiter qui faisait face au midi et à côté une maison de ville, un peu au-delà, sur le penchant de la montagne. A l'occident, était une descente pour aller à la Durance, entourée par une muraille… Ils dressèrent en même temps une tour ronde en forme de moulin à vent qu'ils nommèrent « la Gâche »…*

Source : Bibliothèque municipale Ceccano. Avignon.



Les représentations imaginaires de Cabellio par Puyricard d'Agar

Les sociétés vivent, elles évoluent au fil des siècles. Ainsi en moins de cinq siècles le Mont Caveau occupé par les hommes du néolithique a vu arriver les Ligures,

Hellènes de Massalia, les Celtes, puis les Romains. Sans trop de conflits, les populations se mélangent, les cultures se modifient, de nouveaux dieux apparaissent

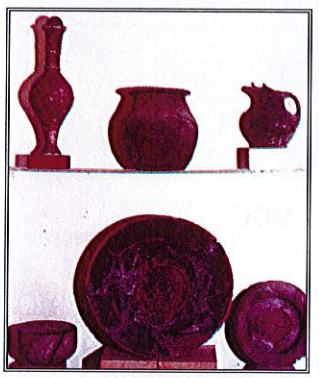
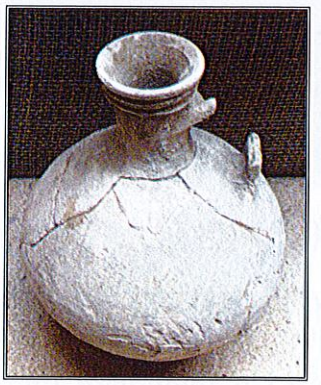
Mais Rome entre en Gaule à l'appel de Marseille ; en 124 le consul Sextius Calvinius, détruit Entremont (Aix), fonde Aix. Les Cavares sont ses alliés. La ville devient romaine. Et se romanise en Cabellio. Ce toponyme va survivre. Il deviendra Cavellio et Cavalhon en forme occitane et Cavaioun en provençal.

Le Dictionnaire géographique, historique et politique des Gaules précise pour cette période : « *Anciennement la ville dont il est question, était bâtie sur la montagne du Caveau : c'était alors une des principales villes des Cavares. Ptolémée l'appelle Cabeílio Colonia in Cavaribus, Strabon la nomme Urbs Cavarum. Pline en fait mention parmi les villes latines, Elle est nommée Cabellionum dans les itinéraires d'Antonin*[12] *& de Peutinger. Enfin, selon Etienne de Byzance*[13]*, elle avait appartenu à la ville de Marseille, Cabeílio Urbs Massiliae.*

Quant à l'étymologie de son nom, on prétend que cette ville fut d'abord appelée Cavellio du nom des Cavares ses fondateurs, et que dans la suite la lettre V, se changea en B, selon la manière de prononcer des provinces méridionales et occidentales des Gaules… »

C'est grâce aux conservations de la famille Jouve et aux fouilles d'André Dumoulin, conservateur du musée que nous avons une idée de la vie de Cavares au Ier siècle avant JC. En effet il entreprit en 1947 des recherches systématiques importantes dans des puits situés au quartier des Vergers[14]. Ils livrèrent une moisson considérable de tessons de poteries fines d'importation, de bols, d'écuelles de jattes, d'urnes de vases. Des petits accessoires (parures, piécettes de monnaie, épingles, lampe romaine complètent un ensemble exposé aujourd'hui au musée de la ville.

En 1957, le musée s'enrichit de trois éléments d'une frise inscrite en caractère celto-grecs[15].

Eléments de poteries reconstitués et contenue d'une tombe (MDC)

Outre trois fosses sépulcrales à inhumation, le contenu des puits-dépotoirs permet d'affirmer l'importance de la céramique d'origine massaliote, et la présence de pièces de cette ville. La poterie locale fournit des urnes des vases alors que celle importés donne de petits gobelets. Les vestiges datent surtout de la deuxième moitié du Ier siècle avant JC, date où la cité Cabellio, fondée par les conquérants au pied de la colline venait de se voir attribuer le titre de colonie latine par Auguste et frappait sous le

---

[12] Cet itinéraire du IIIème siècle confirme bien l'importance de Cavaillon (« Cabellione ») point de traversée de la Durance qui se situe sur l'axe Apt (« Apta Julia ») - Arles (« Arelate) via « Glano » (le Glanum)

[13] Ecrivain du Vème siècle, il s'est inspiré d'Artémidore d'Ephèse.

[14] « *Les puits et fosses de la colline Saint-Jacques à Cavaillon (Vaucluse)* » par André Dumoulin.

[15] Don de Mme la générale Laplace.

XIème consulat de cet empereur (23 av. JC) des monnaies aves la légende COL. CABE et au revers la corne d'abondance, signe de la richesse de la ville.

Ces pièces datent du Ier siècle après J-C et portent l'inscription « Cabe ».

Lampes à huile romaine (Ier siècle av. JC) MDC

Avec la « Pax Romana », la ville descend de son perchoir, pour s'installer frileusement au pied du rocher auquel elle s'adosse. Ecoutons une dernière fois Puyricard d'Agar nous conter l'installation de la Cavaillon au bas du rocher : « *Les Cavares rebâtirent leur ville sur la montagne avec quelques maisons au pied même de la montagne pour la commodité des Etrangers qui arrivant par le grand commerce que le port de la Durance lui donnait et on appelait ces maisons, la Cavalerie… selon le plan que j'ai emprunté à M. Thomas*[16] *chanoine théologal de cette cathédrale qui en 1616 se donna beaucoup de mal pour faire découvrir les racines de notre ville* ».

II) La Colline, lieu de ressources

Pour autant, les ressources que procurent la colline ne sont pas abandonnées. Cette petite colline présente les mêmes caractéristiques que le Luberon sur le plan de la

[16] Les archives municipales de Cavaillon possèdent le précieux manuscrit de Jacques Thomassi qui nous laisse un excellent plan de la ville au XVIIème siècle.

faune et de la flore, mais avec une moindre densité vue la surface du plateau et son accès difficile. On va donc trouver le chêne vert et le pin, la garrigue et des prairies utilisables ; mais on sait que la colline n'a pas de point d'eau, dit André Dumoulin ; reste les citernes comme celle de la chapelle Saint-Jacques.

L'endroit est suffisamment important pour qu'en 1203, l'évêque Bermont donne en gage la colline (« Mons de Cavellione ») à Bertrand de Barasse, dont le nom s'est perpétué dans des iscles du même nom. Mais douze ans plus tard, le nouvel évêque, Bertrand de Durfort tient à reprendre jouissance des produits de sa montagne ; Il lui faut emprunter et accorder certains droits aux prêteurs : le tiers du blé, des fruits et des produits de la chasse avec interdiction de déboiser le sommet pour que le gibier puisse s'y reproduire. Ceci nous donne une idée de la valeur de la colline.

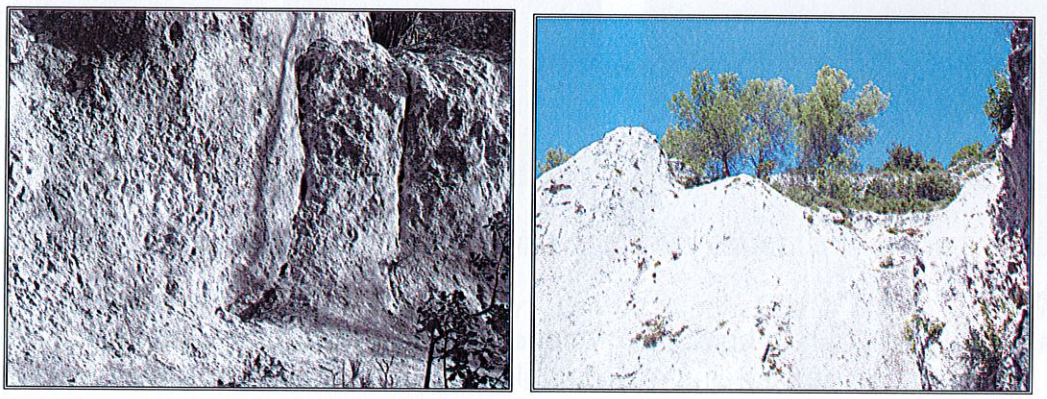
C'est vers cette époque que fut décidée la construction de la chapelle dont nous reparlerons plus loin.

Il faut croire que le site conserve son intérêt puisqu'en 1600 un procès oppose la ville à l'évêque au sujet du site.

Les ressources de la colline sont de trois sortes.

I-les carrières

La nature calcaire du sol autorise deux activités, l'extraction de la pierre et la fabrication de chaux.



Vestiges des carrières et falaises (Ph. JG)

De tous temps les carrières ont été exploitées pour les constructions des immeubles de la ville. La valeur de cette ressource est si grande qu'en 1602, un dénommé Chabran fut maintenu prisonnier à l'évêché pour avoir dérobé des blocs. L'essentiel de la pierre était extrait par le bas de la colline (côté du Clos), mais on peut coir au milieu des bois des traces d'extractions.

Cependant à la Révolution, faute de bras, elles sont abandonnées. Elles sont réexploitées par la suite ; on cite le nom de Vincent Bessan qui emploie trente ouvriers ; en 1833 la presse parle du jeune Véran Cheylan âgé de dix-neuf ans écrasé par des tonnes de pierres, sous les yeux de son père.

La construction de digues le long de la Durance nécessite aussi des pierres ; en 1813, 400 mètres cubes de roc renforcent ses berges. En 1839, Dieulefet exploite sa carrière au bas de la colline avec des explosifs, à 150 mètres des habitations.

La pierre permet aussi la production de chaux ; César Roche, maire pendant la Révolution, était chaufournier. Jean Véran Chabran ne pourra édifier son four trop près des carrières de Dieulefet. Jean Véran Bonnet a besoin d'explosifs... On peut toujours voir la trace d'un four à chaux bien conservé sur le boulevard Renan[17].

[17] Immeuble du scanner du Luberon.

2- Les pâturages

Moins éloigné que le Luberon, le plateau du mont Caveau possède aussi des pâturages. On en fait peu état avant la Révolution, bien que ce fût sans doute une activité très naturelle ; ainsi en 1545, la communauté déplore que des troupeaux étrangers y dégradent les pâturages. On sait qu'en 1793 la colline comporte des pâtures privées alors que les terrains de la commune restent arides ; pour y monter, les troupeaux doivent emprunter les drailles afin de ne pas endommager les vignes qui y sont plantées. En 1837, pour éviter la ruine, la colline Saint-Jacques dévastée par les troupeaux et les coupes de bois, passe sous le régime forestier.

Sur le plateau se trouvait au XIXème siècle une bergerie, le jas de Chabran, qui sera rachetée en 1911 par la famille Jouve. C'est là qu'après la seconde guerre mondiale, les Scouts s'installeront ; de nos jours, la mairie est devenue propriétaire des lieux.

La bergerie (doc. priv.) – Les troupeaux (CP)

3) Les bois

La forêt locale fournit surtout du chêne vert, utile à la confection du charbon de bois et à l'alimentation des porcins avec les glands. Le buis, si utile, tant comme engrais naturel que comme support pour les vers à soie, bénéficia longtemps d'une stricte règlementation. En 1790, Cavaillon perdant l'ensemble du Luberon qui devient propriété de la nouvelle commune, Cheval-Blanc, la ville va donc exploiter la colline toujours sauvage (en 1773 on y avait tué un loup).

En 1827, quatre-vingt-dix hectares de chênes sont plantés sur Saint-Jacques. Un nouveau reboisement est entrepris en 1844. Pendant l'hiver 1849, le maire Aimé Boussot crée des ateliers de charité pour les plus démunis et autorise l'affouage (droit de prendre du bois) sur la colline. Le conseil prévoit de la recéper en chênes.

Avec le développement industriel, on y recherchera même du minerai de fer en 1832.

Les escarpements, les promontoires des rochers favorisent l'implantation de constructions nouvelles ; en 1855 une usine fournit l'hydrogène nécessaire à l'éclairage de trente becs de gaz[18] au lieu dit la Fournaise (route d'Avignon). Sous la III° République un projet de château d'eau voit le jour.

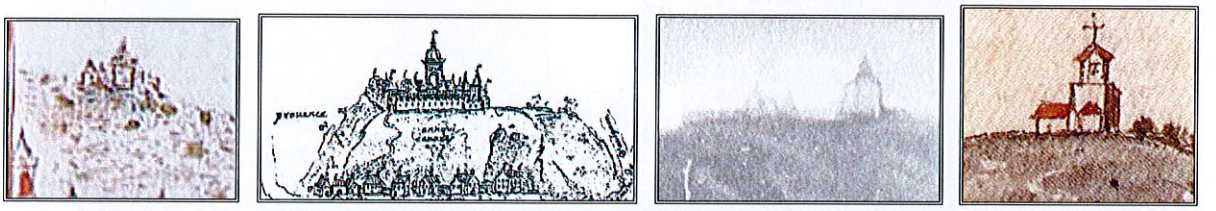
Bien que de petite taille la colline a suppléer autant que faire se peut à la perte cu Luberon ; mais il faut dire aussi que le virage industriel du XIXème siècle la laissera un peu de côté.

---

[18] Les pompiers chantent alors: « Si par notre pompe sublime / Nous garantissons Cavaillon / Ne craignez plus l'explosion / Du gaz que le tube comprime … » (texte archives Archipal)

Les oliviers jalonnent la montée

III - La Colline, lieu de culte[19]



Différentes représentations montrent une construction au sommet de la colline. 1 : Gravure de St Véran 2 : (Puyricard d'Agar – XVIII°) on voit la draille qui part du Clos- 3 : Bannière St Roch – 4 : Plan 1596.

Antérieurement à la construction de la chapelle actuelle, la maison de Saint-Bal se dressait sur la colline. Etait-ce une possession des Templiers qui avaient des biens dans Cavaillon[20] ?

Bien qu'on ignore la date de leur implantation, on sait que le 3 juillet 1188, le pape Clément III s'adressait aux évêques d'Avignon et de Cavaillon pour qu'ils empêchent entre autres les Templiers de leurs diocèses de recevoir les dîmes épiscopales de la part des laïques et du clergé. Or, dans le diocèse de Cavaillon, il ne pouvait exister que des Templiers puisque les Hospitaliers n'arrivèrent que beaucoup plus tard..

Le premier commandeur connu assiste en 1204 à la donation de plusieurs biens faits aux Templiers d'Arles. Enfin Marcel d'Agar est cité en 1255 comme « chevalier de la Milice du Temple de la maison de Saint-Bal au mont Caveau[21] », ce qui semblerait justifier l'existence d'une propriété sur la colline.

C'est donc vers 1215, Bertrand de Durfort étant évêque, que fut prise la décision d'édifier la chapelle. Il tient à lier le sort de l'édifice à celui de la montagne qui lui procure

---

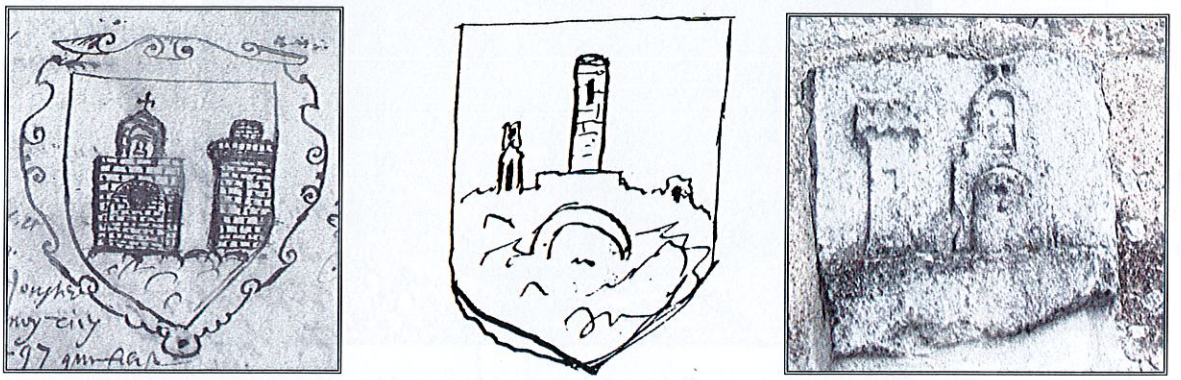
[19] En 1992, un dossier complet est établi sur la chapelle N° IA84000616(c) Il est consultable au service régional de l'inventaire Provence-Alpes-Côte d'Azur à Aix-en-Provence.

[20] Le dieu cananéen Baal, assimilé à un anti-Dieu, est associé aux Templiers lors de leur procès. Le nom même de Baldou pourrait provenir du germanique *bald* (audacieux) ou *bard* (géant).

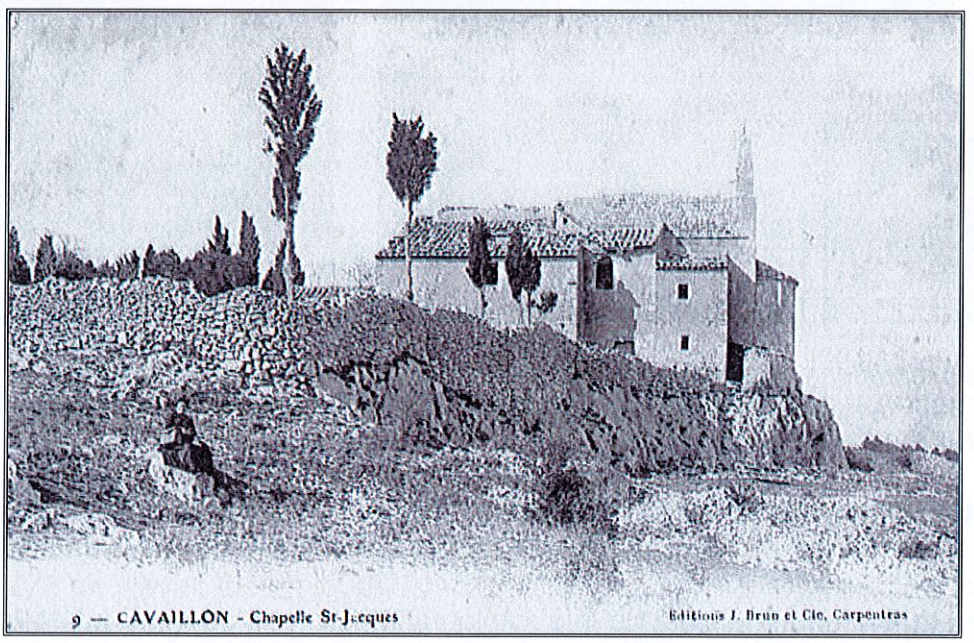
[21] Guy Jau. (op. cit.)

des ressources. Deux témoins, écrit Guy Jau[22] s'engagèrent à être les fidèles gardiens du mont.

Depuis, dominant la ville, immuable, se dresse la chapelle ; elle fait partie du patrimoine cavaillonnais et figure sur les armoiries de la ville[23] aux côtés de la tour de la Gâche, tantôt à droite, tantôt à gauche.



Anciennes armoiries (Lamberty - AMC) - dessin de 1739 et armoiries sur la façade de la chapelle (Ph. JG)



Son emplacement la rend visible de loin ; la chapelle aurait été édifiée sur les ruines d'un temple païen[24], antérieurement au XIV°, puis restaurée en 1340. En 1377, elle fut ornée d'un clocher.

Appelée simplement Saint-Jacques, elle est en fait placée sous la dédicace de Jacques et Philippe. Il est de fait que si Jacques est resté, Philippe a disparu.

Pourquoi Jacques ? Cavaillon était l'une des étapes sur le chemin de Compostelle, par la voie qui relie l'Italie à l'Espagne et passe à Cavaillon ? L'approche d'Arles pour rejoindre le chemin de Compostelle en venant de l'est du Rhône se faisait par les deux antiques voies hérakléennes, celle de Provence, via Aix, celle du Mont Genèvre suivant la voie Domitienne. Cette dernière, venant de Saignon, Roquefure,

---

[22] Op. cit.

[23] Au XVIIIe siècle on utilise une pyramide surmontée d'un soleil, (les premières armoiries ?). La Révolution adopte la chapelle avec la tour.

[24] Guy Jau (op.cit). Il s'agirait d'un temple dédié à Jupiter ; la citerne en serait la piscine.

Lumière, rejoignait Cavaillon pour traverser la Durance vers Orgon, Eygalières, Saint-Rémy…

La nécessaire traversée de la Durance faisait de Cavaillon une étape obligatoire pour le pèlerin, dans une ville épiscopale auréolée de la gloire de saint Véran.

I - Saint Jacques et Saint Philippe

Placée sous le vocable de ces deux saints, la chapelle n'a conservé que le nom du premier. A la différence de celui de Compostelle (Jacques le Majeur), Jacques le Mineur, originaire de Nazareth, était un parent du Seigneur. Premier évêque de Jérusalem, il jouit d'une autorité considérable. L'historien juif Flavius Josèphe et Eusèbe de Césarée mentionnent son martyre par lapidation précisant *: « Ses prostrations à terre dans la prière étaient si fréquentes que la peau de ses genoux s'était endurcie comme celle du chameau »*. Jacques aurait été enterré près du Temple, après avoir été achevé par un foulon qui lui fracasse le crâne. Il est souvent figuré armé d'un bâton, instrument de son supplice.

Philippe est l'un des douze apôtres ; la Légende Dorée raconte qu'il aurait chassé un dragon (ce qui le rapproche de saint Véran). L'apôtre est généralement représenté jeune ; il porte souvent la croix de son supplice Les boulangers et les pâtissiers l'ont choisi pour patron. On invoquait Philippe contre les morsures de serpent.

Jacques et Philippe (Juan de Valdes Léal- 1659) *Saint Jacques et saint Philippe (Bréviaire de Besançon XVème siècle)*

Les plus importantes reliques des corps de ces deux apôtres reposent à Rome dans la crypte de la basilique des Saints-Apôtres. Cependant, de nombreuses églises prétendent en posséder[25].

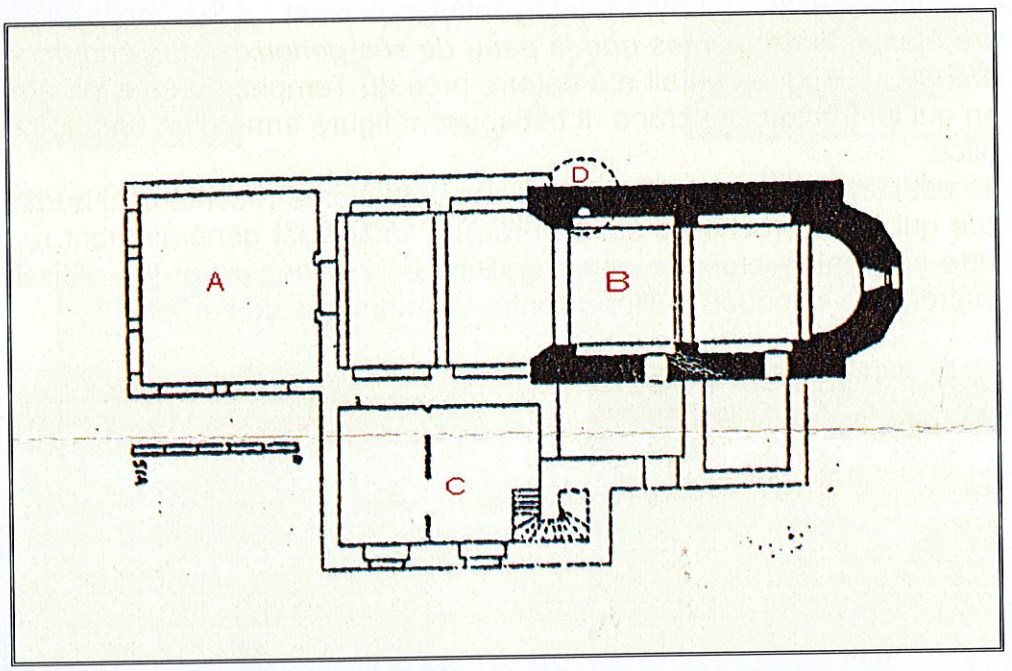
[25] La cathédrale Saint-Sernin de Toulouse, la cathédrale de Langres... Saint-Sernin affirme posséder aussi des reliques de saint Philippe dont la cathédrale d'Autun dit avoir hérité ; Florence assure avoir un bras de Philippe. L'abbaye Saint-Maur-des-Fossés possédait une partie de son chef…

Pendant des siècles, saint Philippe et saint Jacques ont été fêtés le 1er mai, jour où leurs restes furent transférés dans la basilique romaine. Récemment, ils ont cédé leur place à saint Joseph pour réconforter les travailleurs. On les célèbre donc le 3 mai.

2 - Historique

Au XIV° siècle, le site n'est pas un ermitage mais il possède son prieur ; on dit qu'il devint ermitage après la chute de la tour de la Gâche. Lorsque les Capucins viennent à Cavaillon, ils occupent l'endroit en 1594 pendant la construction de leur couvent à Saint-Michel, aujourd'hui quartier entièrement rasé.

Les consuls entretiennent l'édifice (réparation de la toiture, de la cloche, de l'ermitage, curage de la citerne ; on parle même en 1554 d'une réparation à la tour de Saint-Jacques et de la reconstruction de la tour Saint-Roch en 1569…



Plan de la chapelle. La partie primitive est en noir. A narthex – B : Nef – C : Ermitage – D : Citerne

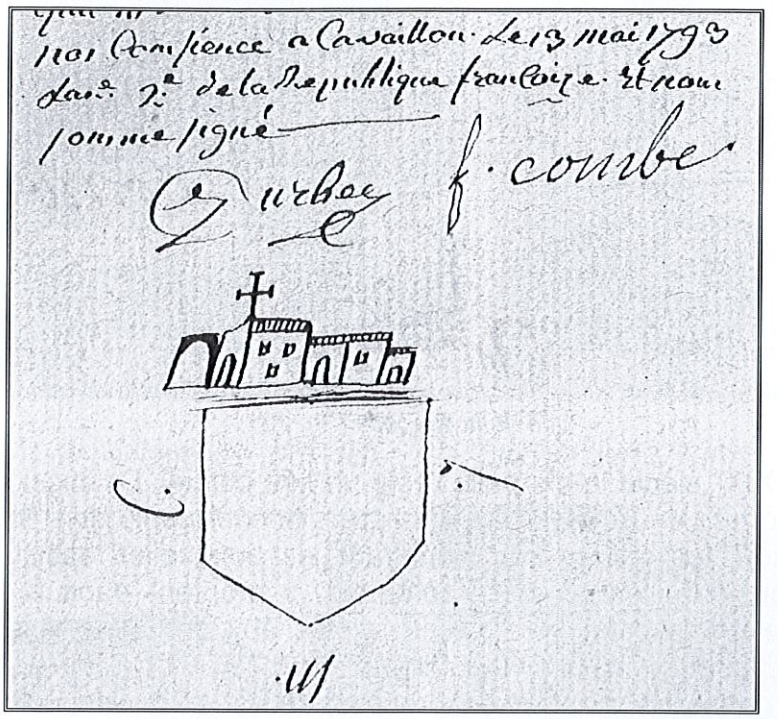
En 1642, lors de la réparation de la cloche, on écrit que celle-ci et le clocher datent de 1497. En 1677, les Pères de la Doctrine Chrétienne occupent l'ermitage ; ils y restent trois ans. Suite à une visite pastorale de l'évêque en 1770, la communauté achète des chasubles pour la chapelle. L'année suivante, les bois de la cloche sont peints en rouge. L'évêque de Sade fait acheter des nappes d'autel…

Les visiteurs de passage à Cavaillon ne manquaient pas de monter à ce lieu saint ; entre autres les cardinaux de Tournon et de Lorraine à Cavaillon en 1554. A cette occasion, on plaça sur la tour de la Gâche des pièces d'artillerie servies par cinq hommes pour saluer les célébrités. Le marquis de Villars, comte du Maine, de Tende et de Sommerive, pair de France, passe à Cavaillon le 12.avril 1613 avec sa femme ; il accompagne sa sœur Renée qui épouse le comte Mario de Sforza. Ils vont visiter les Oratoriens de Saint-Jacques. Le futur Louis XVIII y monte en 1777… et plus récemment l'historien Alain Decaux, représentant les Amis d'Alexandre Dumas.

Au moment de la vente des biens nationaux, le 13 mai 1793, les experts Durbec et Combe font l'estimation des bâtiments: « *Une chapelle… son ermitage et son jardin attenant; une avant chapelle de neuf cannes*[26] *quarrées ; la chapelle ayant huit cannes et demi en longueur, trois cannes largeur par trois cannes et demy hauteur. L'ermitage*

[26] La canne vaut environ deux mètres.

ayant six cannes en carré sur deux cannes hauteur. Le jardin ayant cent quarante cinq cannes. Que nous avons estimé quatre cents livres ».



Rapport des deux experts et plan de l'ermitage en 1793 (A.D.)

Les cloches ne devant plus sonner « *que la dernière heure des tyrans et des traîtres, en leur donnant la mort* », elles sont donc transportées à Avignon en janvier 1794 pour y être fondues. Il n'en restera que deux, à la paroisse et à l'ermitage ; elles seront descendues ultérieurement. L'ermitage est vendu comme bien national à Jean-Louis Massard, Thomas Tiran, Pierre Cavalier, Jacques Chabas, Joseph Carolli, Jacques-Louis Dieulefet. Une pierre portait leur nom avec l'inscription, « *Avec les peuples et Dieu* ».

La cloche fut finalement conservée car elle servait pour alerter la population en cas de danger, d'orage ou d'incendie.

Après la Révolution, en 1803 le curé de Crousnilhon (dont la famille possédait un pavillon sur la colline) réorganise le clergé local et réunit les trois confréries de Pénitents qui font procession commune le lundi de Pâques à Saint-Jacques.

En 1821, un ouvrier qui aurait offensé saint Joseph en dégageant une statue murée dans l'église Saint-Benoît, perd aussitôt la voix ; il guérira, car il fait pénitence en portant la croix, nu-pieds, jusqu'à la chapelle.

La confiscation des biens de l'Eglise en 1907 fait état de la propriété d'un sixième de l'ermitage Saint-Jacques ; le conseil décide de verser l'argent au Bureau de Bienfaisance qui délivre pain, charbon, bons de viande et de lait.

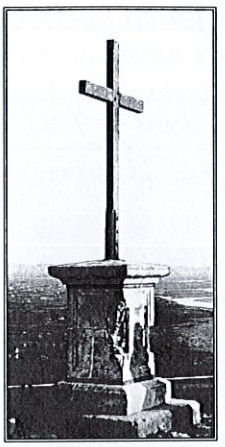
L'abbé Béranger (1846-1906) fit peindre sur l'entrée de la chapelle: «*Fulget crucis mysterium*[27] ».

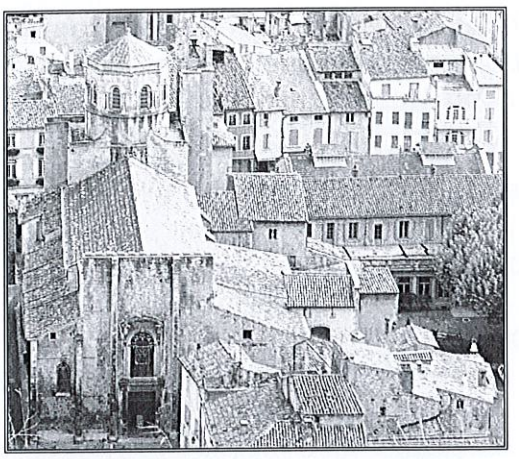
La famille Jouve très attachée au patrimoine cavaillonnais possède, s'intéressent vivement à ce site ; ils acquièrent, la « *corniche de la colline Saint-Jacques* » avec son ermitage qu'ils restaurent en 1910.

En 1911, le maire Joseph Guis fait classer la chapelle par les monuments historiques.

---

[27] « Le mystère de la croix éclaire».





- Les inscriptions sur le socle de la croix sont trop érodées pour être déchiffrées- La cathédrale vue de la chapelle (Ph. JG)

Pendant le XIX° siècle la chapelle reste un lieu cultuel. La mission de 1820, puis celle de 1827 apportent un renouveau catholique ; la cérémonie dure toute une journée avec une innovation, les vêpres sur Saint-Jacques auxquelles assistent quatre mille personnes ; la musique, les sapeurs pompiers, y montent dans la détonation des « boites ». On y élève la croix qui domine la ville aux cris de « Vive Jésus, Vive la Croix ! ». A l'occasion de la clôture du Jubilé de 1865, le 20 novembre, une croix portée par vingt jeunes gens est montée en procession sur la colline, avec bannières et cantiques, accompagnés de huit cents personnes.

Enfin en 1941, la chapelle est restaurée. André Dumoulin dressera un inventaire mobilier qui fait état de nombreux objets[28].

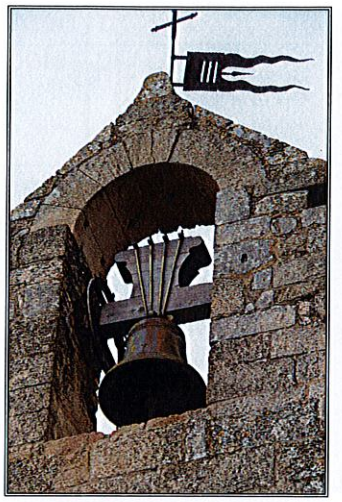
Depuis, elle a été débarrassé de tout ce qu'elle contenait et reste close, sauf pour des visites occasionnelles.

3 – la chapelle

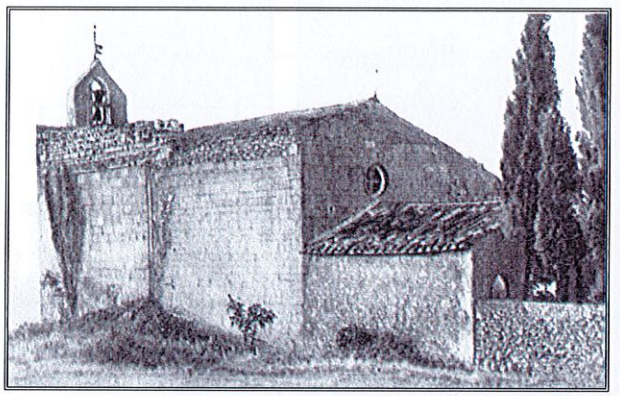
Dominant la ville, la chapelle de style roman est érigée vers le XII°/XIII° siècle. A l'extérieur, une abside pentagonale est surmontée d'un clocher à arcade. Primitivement, elle se composait de trois travées ; un agrandissement fut réalisé par César de Bus au sud du bâtiment. Dans le clocher, une cloche animée par l'ermite sonne l'Angélus et avise les Cavaillonnais des orages et tous autres dangers.

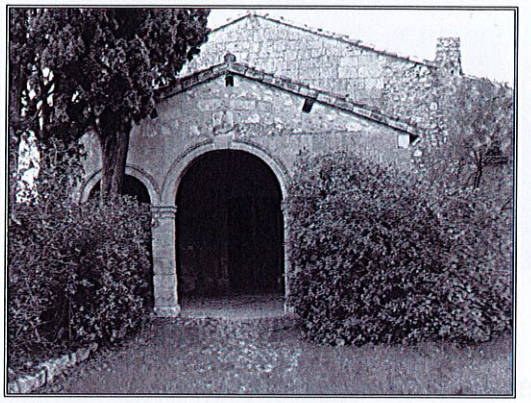
[28] Outre les statues récupérées, il parle de corniches et d'amphores romaines (vestige du temple romain), de tuile datée (1601), de livres, d'ex-voto, d'archives sur les ermites et sur César de Bus. Où cela se trouve-t-il aujourd'hui ?

L'abside pentagonale (Ph. JG)

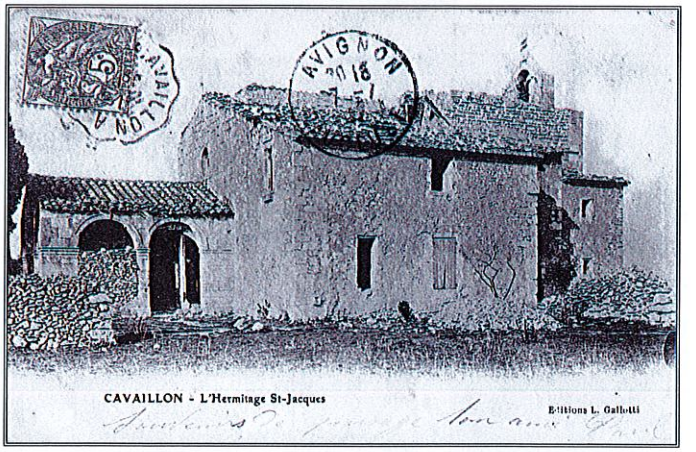


Clocher de 1377 (Ph. JG)





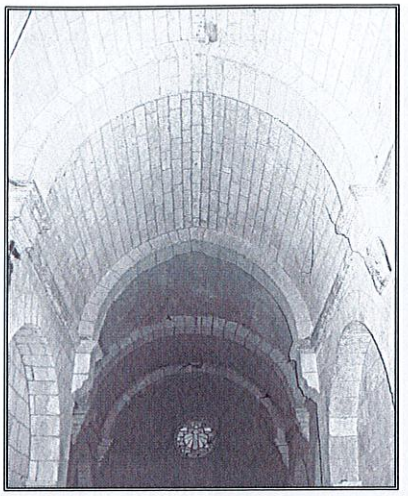
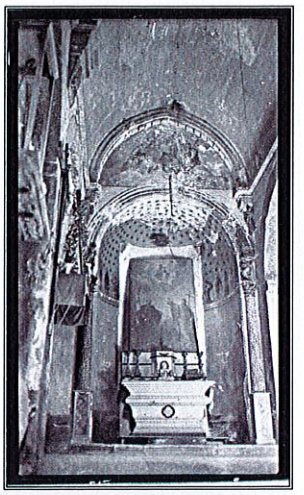
Façade nord et entrée ouest



La chapelle sous la neige (1906) (ph. M-T J. coll. part.) - et en ruine (CP)

L'entrée ouest est protégée par un porche; cet agrandissement dû à l'évêque Pompée Roch date de 1585.

A l'intérieur, une nef unique à quatre travées se termine par un chœur arrondi; les symboles des quatre évangélistes figurent sur les tympans. Des traces de polychromie laissent à penser que jadis l'édifice était peint. Un puits (citerne) se trouve dans la chapelle.

La voûte romane (2004) (Ph. JG) - La chapelle au début du XX° (CP. et coll. part.)

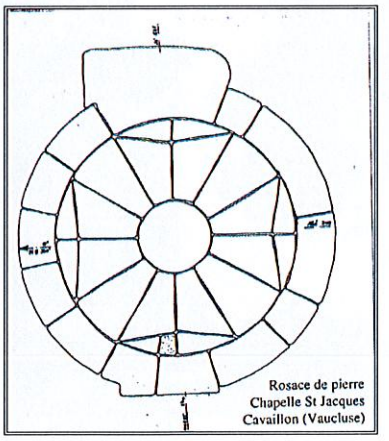
Jean

Luc

Marc

Mathieu

En 1902, un descriptif de l'intérieur signale qu'il s'y trouve quatre statues: saint Michel avec sa balance (aujourd'hui à l'église), un ange sans aile, un chevalier avec un globe et un chevalier romain. Une estampe du graveur David porte au verso l'inscription « *Franciscus Xavierus Hermitatus Anno Domini 1804* »[29].



Statue de saint Michel (cathédrale), abside (Ph. JG) et rosace.

4 - La rosace de pierre

Dans le chœur une rosace parfaitement agencée a donné lieu à une interprétation symbolique en 1998[30]. Cette croix de Malte se construit à partir du cercle, à l'aide d'une corde à treize nœuds (douze, plus le maître qui la tient). Parfaitement orientés, deux axes figurent le decumanus (à l'est au jour de l'équinoxe) et le cardo (axe nord-sud) ; le carré s'inscrit dans le cercle. Les directions des lever et coucher de soleil

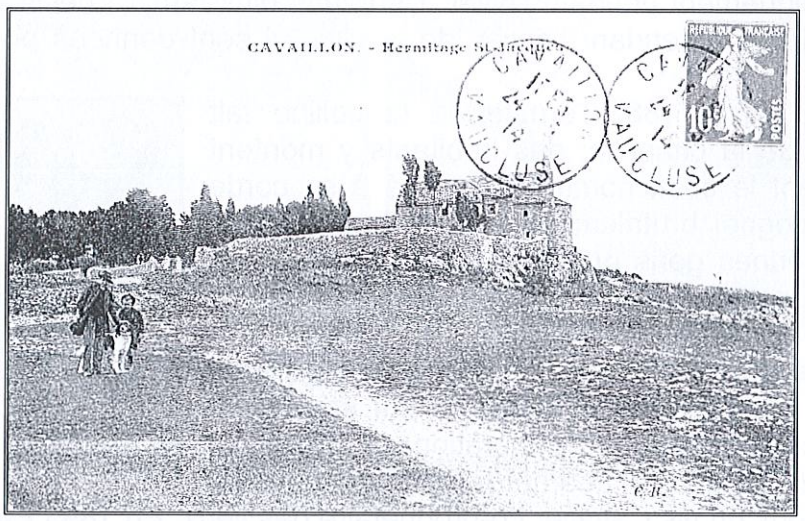
[29] Il s'agit de l'ermite, François Xavier de Fassel.
[30] Lors d'un festival de Science-Frontière, Antoine Thomas s'est livré à cette analyse des symboles.

aux équinoxes partagent le cercle. La rosace est créée, définissant la croix de Malte. Autour, les quatre évangélistes avec tous leurs symboles parachèvent l'œuvre. Ce type d'architecture se retrouve à l'Hôtel-Dieu de Cavaillon.

5 - L'ermitage

Dès 1300, le chapitre autorise la présence d'ermites sur les lieux ; l'un « s'oblige *à rendre bon et loyal compte des oblations faites dans l'église* »[31].

Ils sont nourris par la ville et reçoivent de quoi se vêtir (renouvellement une fois par an à la Saint-Michel) et de quoi réparer les bâtiments. Au XVIème siècle, régulièrement, les archives font état de don de robe, en cordeille[32] ou drap gris. Quelques arpents de terre leur permettent de cultiver de quoi se nourrir. En échange, ils ont pour obligation de sonner l'Angélus, de vivre saintement, d'entretenir l'ermitage et de tirer la corde aux heures accoutumées et même le début et la fin du travail. Ils alertent les habitants en cas d'orage, d'incendie, de troupes... Chaque année l'ermite se rend à Arles pour porter la statue de saint Antoine le Grand, dont la ville revendique les restes[33]. Il a ce droit du fait que les ermites des quatre plus anciens ordres monastiques honorent le 17 janvier le fondateur de la vie érémitique. On le voit aussi quêter en ville.



L' « Hermitage » avant 1914.

Pratiquant l'ascèse, César de Bus revenu à Cavaillon se réfugie en 1586 à l'ermitage . il y fit bâtir une chambre où il passait les nuits en oraison : déjà il avait fait réparer le chemin pour faciliter aux processions l'accès de cette chapelle. Il y reste quatre ans, période où alternent visions et mortifications. Régulièrement, il descend en ville pour y organiser des processions ou prêcher le carême dans la cathédrale. Il abandonne ensuite la colline pour entreprendre des réformes dans les ordres religieux existants et créer celui de la Doctrine Chrétienne.

En 1656, Julian Aubert est admis comme ermite ; un accord est conclu : «*La ville lui avancera le paiement de trois années des deux écus que la communauté paye chaque année pour aumône [...] lequel frère sera tenu de sonner la cloche dudit Saint Jacques aux heures accoutumées au matin, au midi et au soir.*»

En 1676, le chanoine de Grasse signale que les R.P. de la Doctrine chrétienne ont été reçus par un triple conseil pour « *habiter l'hermitage de notre montagne de Saint-Jacques aux conditions la plus avantageuse* ».

---

[31] Guy Jau (op.cit.)

[32] La cordeille est un tissu de laine grossier.

[33] Conservées à Saint-Antoine l'Abbaye (Isère), les reliques auraient été emportées par les Bénédictins de Montmajour, chassés du village par le nouvel ordre des Antonins.

Avant César de Bus quelques noms d'ermites sont connus : Père Roberty (1521), Frère Augustin (un dominicain en 1522 qui prêche le carême l'année suivante et propose des réparations à l'ermitage), Robert Ripole (1526), André Soyleti (1527), Père Augustin (1528), Frère Bernard (de Cabannes), Frère Guilhem (1559); la commune lui offre des « *habis que si convertiran en la reparation del ermitage* ». Frère Antoine Couloum (1560), Frère Claude (1587). Vinrent après César de Bus, Pierre Casabone (en 1634, il reçut une robe comme il était coutume de le faire tous les trois ans), Frère Emmanuel Palme, peintre (1645), Frère Julian Aubert d'Entragues (1656), Louis de la Pierre (de Reims en 1667), *Porte de l'ermitage (XXème siècle) (Ph. JG)*

Gabriel de Billon (1674), François Boqui (1698). En 1716, l'un des ermites repeint l'urne de vote (ballotier), Frères Joseph et Jean Baptiste (1719), Frère Georges Viau (1725), Frère Barralet (de Carpentras en 1741), François de Bayol d'Urne en 1769 ; à sa mort, la ville participe pour les frais d'obsèques), Jean Chabaud (1771), François Xavier Fassel (v.1800) ; cet ancien dragon de Napoléon fut tué par son compagnon qui le précipita du haut des rochers.

Pendant la peste de 1721, il est dit que l'ermite de Saint-Jacques pourra rester sur la colline mais uniquement pendant l'hiver. Deux ans plus tard, la peste éradiquée, les ferrures des barrières défendant l'accès de la ville lui sont données pour fermer son jardin.

Une nuit de mars 1882, l'ermite de la colline fait sonner la cloche de la chapelle; des habitants y montent aussitôt et trouvent le saint homme accroché à sa corde car il a entendu cogner brutalement à sa porte (ce n'était en fait que des jeunes gens qui avaient festoyé dans un cabanon !). Il écopera d'un procès-verbal pour ce dérangement intempestif.

On raconte que Pancrasse Fabre républicain et anticlérical, reçut Clemenceau et le félicita sur ses prises de décision concernant la future séparation de l'Eglise et de l'Etat. Cet ermite, ancien géomètre-arpenteur recevra des coups de bâtons du fils Cavalier co-propriétaire des lieux. En 1893 Fabre n'est plus, décédé le 17 septembre ; on n'entendra plus la cloche qui appelait « les chardonneuses » ou fêtait le 14 juillet, au grand dam du curé.

Le 20 novembre 1911, l'ermite Joseph Mathieu dit Jège meurt à l'hôpital. A sa demande, il n'aura que des obsèques civiles. Ensuite, on ne trouvera que quelques gardiens des lieux.

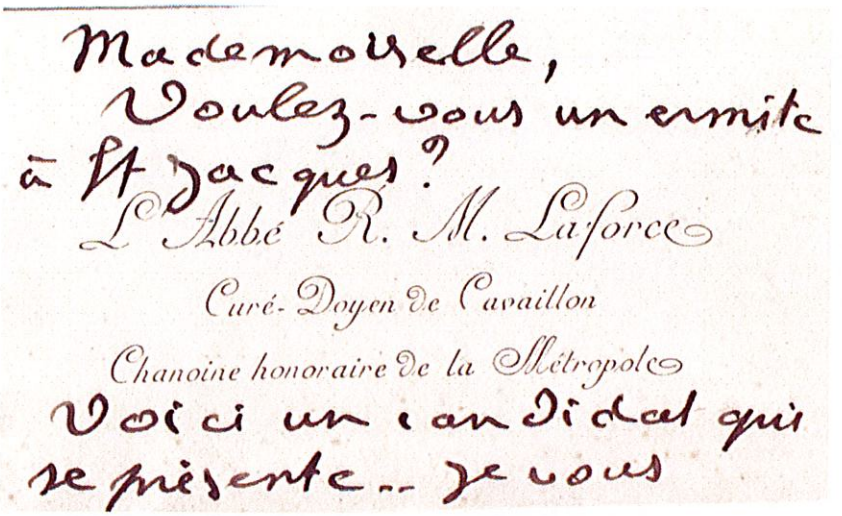
En 1908, Elisa Avy racontait ce dialogue entre un ancien ermite et les gens de la campagne auprès desquels il allait quêter. Il était chargé d'un sac pour les haricots, d'un panier pour les œufs et d'un autre petit sac pour la monnaie. On l'abordait ainsi :

- «*Fraire, que quista* ? » [Frère, que demandes-tu ?]
- «*Ce que bon et plaisi vous fara : d'iòu, des faiòu, quauque sòu se vous faï plesi* ». [Ce que vous voudrez, des œufs, des haricots, quelques sous, si vous voulez]

Et les enfants pour lesquels il se munissait de médailles:

- «*N'avès jes de medaio ?* » [Vous n'avez pas une médaille ?
- «*Vo un pau vèire ; si, mignot !* » (Je vais voir. Si, mon petit !]

Actuellement l'ermitage a été entièrement restauré ; toutes les pièces sont vides.

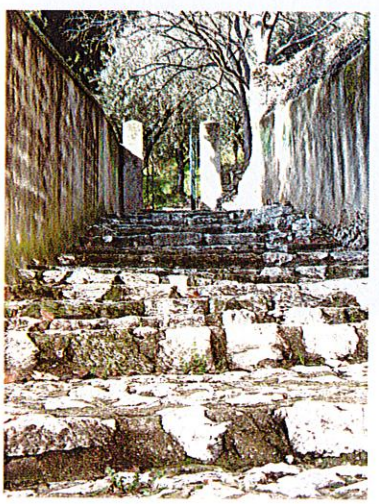


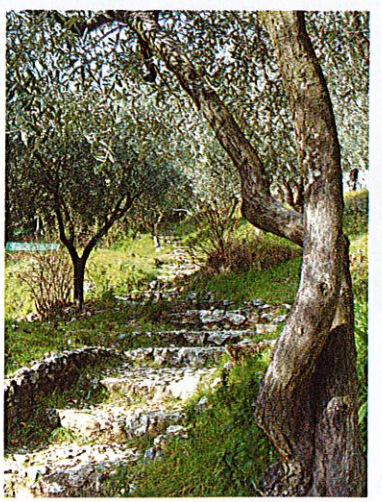
Courrier adressé à Melle Jouve par le curé Laforce présent avant la seconde guerre mondiale)

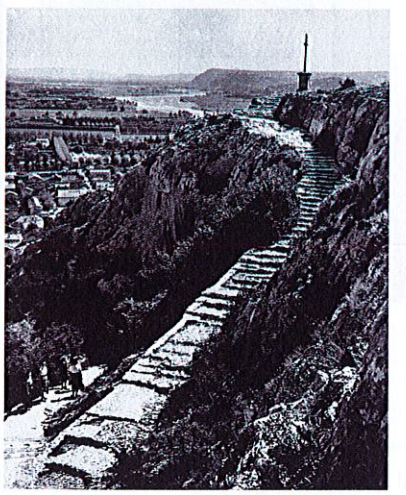
Peintures de Marie-Thérèse Jouve et de Léon Colombier. (Musée)

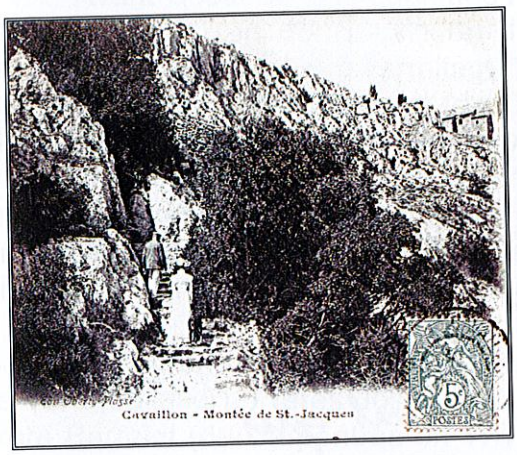
6 – les oratoires

On accède à la chapelle depuis le Clos par un escalier taillé dans le rocher. Il est sûrement largement antérieur au XVIème siècle, car c'est le seul accès aisé pour les piétons de la ville.





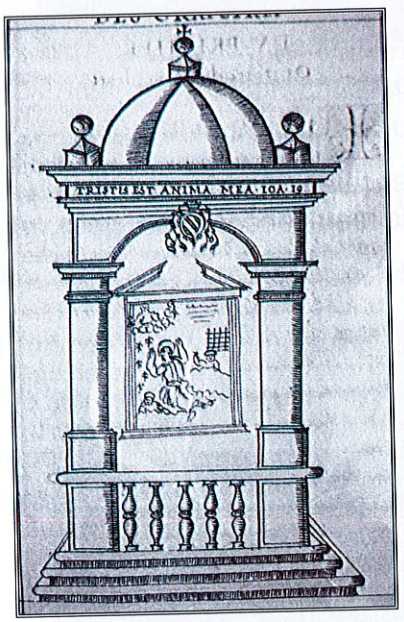


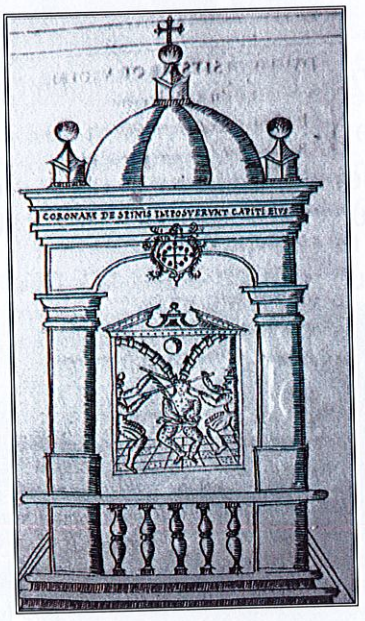


L'escalier et la montée vers 1900 (CP)

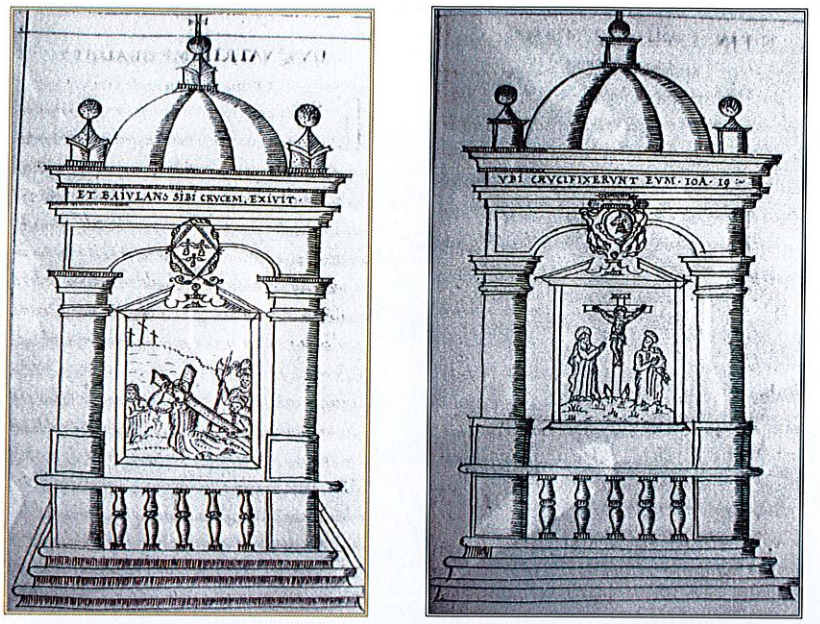
Lorsque César de Bus occupe l'ermitage pendant quatre ans (1586-1590), il persuade l'évêque de la ville, Pompée Roch, de construire cinq oratoires qui jalonneraient la montée vers la chapelle. Ils représentent différentes scènes de la Passion :

1- *«Le Mystère du Mont Olivet »*, offert par messire Billioti[34], archidiacre.
2- *«La Flagellation »,* offert par François de Pérussis[35].
3- *«Le Couronnement d'épines »,* offert par Balthazar d'Agar[36].
4- *«Le Portement de Croix »*, offert par Claire de Pérussis[37], dame de la Fare.
5- *«La Crucifixion »*, offert par Mgr Mancini[38].





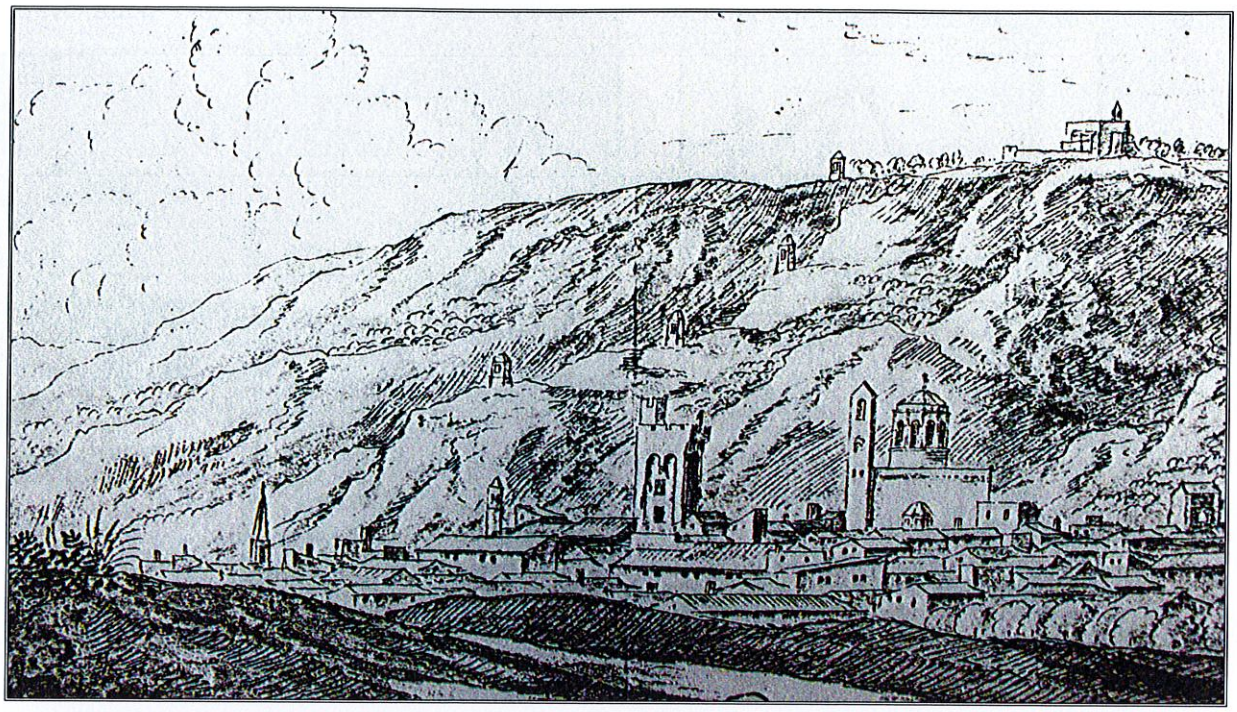
[34] Au XVIème siècle, vit Jean de Billioti, époux d'Anne de Pérussis.
[35] François de Pérussis, baron de Lauris, cousin de Louis, fut président du Parlement de Provence en 1558.
[36] Cette famille cavaillonnaise occupe de nombreux postes à responsabilité jusqu'à la Révolution.
[37] Claire de Pérussis était la fille de François et d'Anne de Mainier d'Oppède. Elle fit porter le titre et la baronnie d'Oppède aux Forbin, seigneur de la Fare.
[38] Ottavio Mancini, évêque de Cavaillon de 1610 à 1623.



Les cinq oratoires dessinés par Jacques Thomassi en 1616 (AMC)

Outre le dessin des oratoires, nous en avons deux représentations de leur implantation le long du chemin qui monte jusqu'à la chapelle. L'un sur une vue de cavaillon au XVIème siècle, l'autre sur le tableau de Pierre de Luxembourg dans la cathédrale.

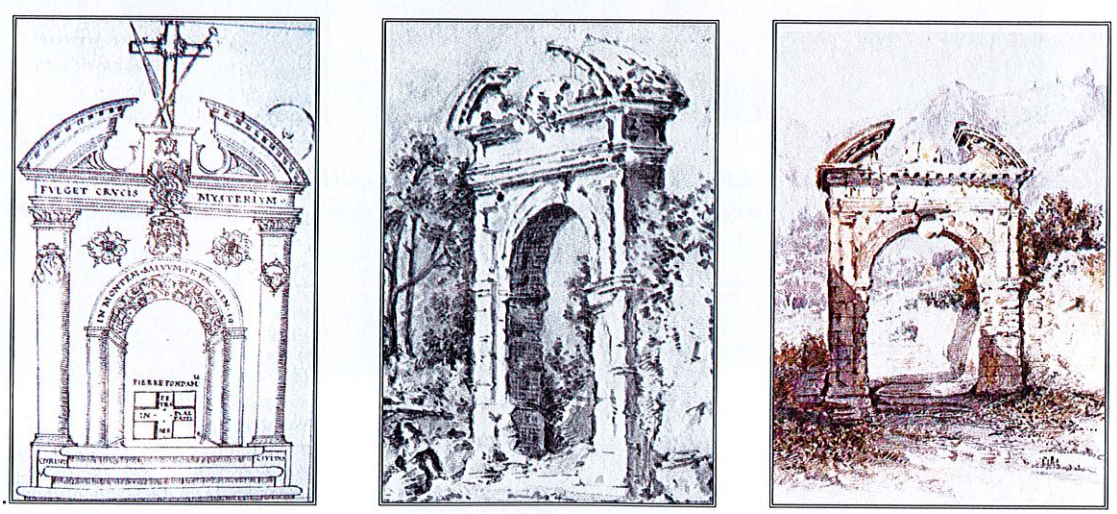
Détail du plan de 1596 – La vue de la colline avec la porte et les oratoires figure sur la partie gauche du tableau représentant Pierre de Luxembourg (cathédrale de Cavaillon). (Ph. JG)



Vue de Cavaillon, au pied de la colline (Album Lincel – fin du XVIIème siècle)- On y distingue les oratoires qui jalonnent son flanc

En 1586, des indulgences sont accordées par le pape Sixte V « *aux personnes de l'un et l'autre sexe qui visiteront l'église Saint Jacques et les cinq oratoires construits le long du chemin qui conduit à cette chapelle* ». On devra faire des restaurations puis de réparations en 1666. Mais, édifié avec des matériaux de médiocre qualité, ils finiront par tomber.

Au début du XVI° siècle, une porte monumentale[39] s'élève aux pieds des marches; érigée le 1er avril 1611, elle est inaugurée par des motets chantés par Raymond Milhaud[40].



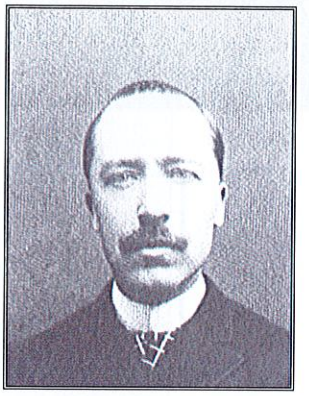
La porte au bas de la montée. Croquis de J. Thomassi (A.M.C.) e (M.T. Jouve –Musée) et J.B. Laurens

[39] Une reproduction de la porte se trouve au musée Arlaten d'Arles.
[40] La porte sera démolie en 1895. Des Milhaud habitaient Cavaillon.

DATE ?

7 – Saint-Jacques et les Jouve

Le nom de cette famille et en particulier celui de Michel et de Marie-Thérèse est inséparable de la colline.



Cyrille Jouve à Saint Jacques – sa fille Marie-Thérèse et son fils Michel (Musée)

La riche famille Jouve, avec Michel, Augustin et Marie-Thérèse, photographe, s'éprend de la colline. En 1896 le lieu est délaissé, peu entretenu; des vols s'y commettent. Deux ans plus tard, Michel écrit : « *Nous avons acheté quelques beaux rochers… La corniche de Saint-Jacques sur Cavaillon est à nous* ». Leur souci consiste alors non seulement à maintenir le patrimoine mais à améliorer l'accès du site et le, conserver propre et sûr. En 1904, Jouve écrit : « *La somme dépensée pour Saint-Jacques est la plus agréablement employée de l'année* ». De fait, les travaux de restauration (porte d'entrée, toiture, clocher, abside…) dureront jusqu'en 1914. Marie-Thérèse photographie la chapelle sous tous ses angles[41].

En 1912, les Jouve commandent une plaque à apposer le long de la montée; «*commencée en l'an de la déclaration de guerre et terminée pendant cette guerre, quoique mobilisé courant 17*[42] », elle est gravée par Hermitte[43] ; le texte en provençal est rédigé par Mistral. Plusieurs échanges de lettres entre le félibre et Jouve témoignent de ce fait et des différentes versions proposées (Musée de Cavaillon). En remerciement,

---

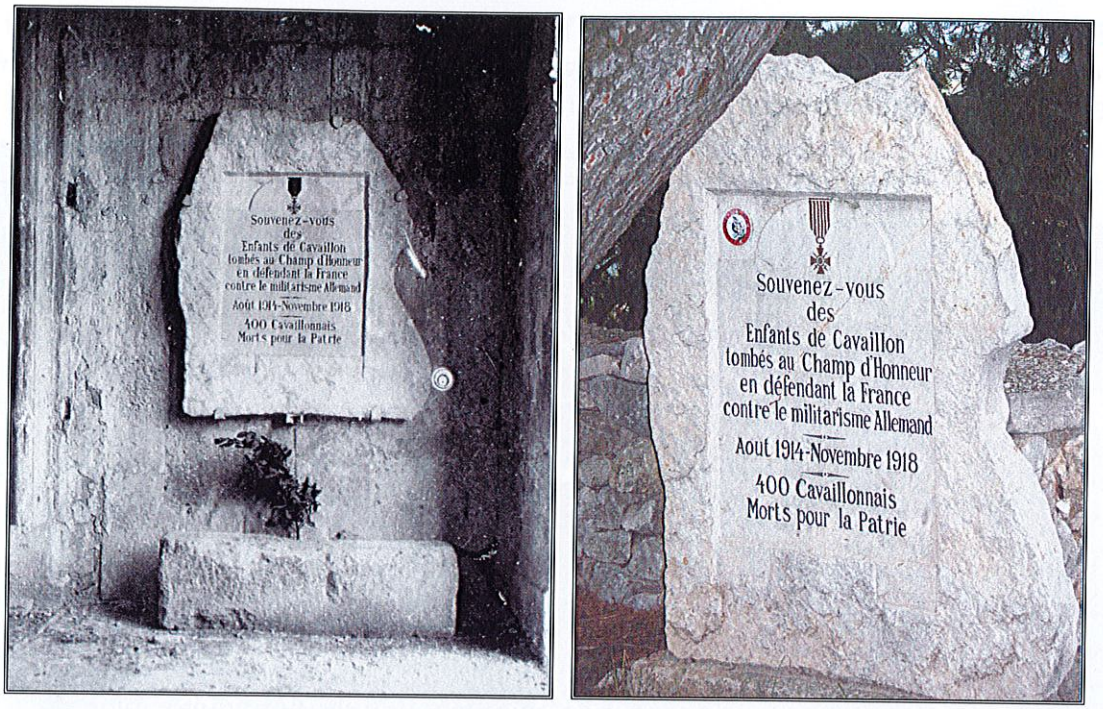
[41] Voir l'ouvrage de Sylvie Grange « Une famille en Provence » - Musées de Cavaillon
[42] Archives du Musée de Cavaillon.
[43] Il est le sculpteur du monument aux morts des Vignères.

Jouve envoie un cadeau à Mistral qui répond: « *E vaqui moun bon Moussu Jouve ! Tout a vostre service e compliment a voste sorre pèr sa poulido aquarelle* ».

Lou camin de Sant Jaque au paradis nous meno
Souven-te-n'en Cavaiounen !
E respèto lis aubre et flour de touto meno
Que lou bon Dieu sameno,
Se vos qu'en paradis longo-maï caminen »[44].

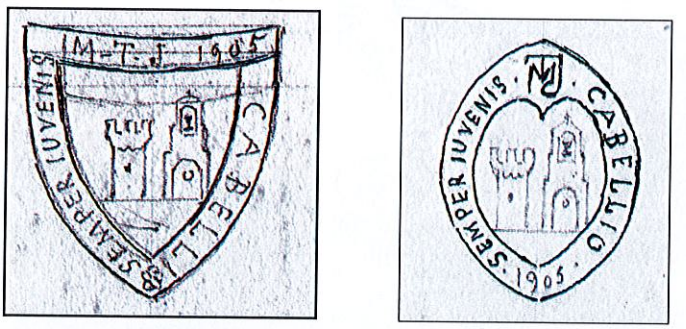
La guerre terminée, les Jouve érigent une stèle à la mémoire des Cavaillonnais morts pour la France. Primitivement placée sous le porche, elle est toujours visible dans le jardin. En 1914, l'épitaphe portait le mot « militarisme »; sans doute après les évènements du Spendid en 1944, le mot fut martelé et remplacé par celui de « barbarisme ». L'évolution des relations avec les Allemands a fait rétablir l'ancien terme « militarisme ».

[44] Le chemin de Saint Jacques nous mène au paradis ; souviens-t'en, Cavaillonnais, et respecte les arbres et les fleurs de toutes sortes que le Bon Dieu a semés, si tu veux marcher longtemps au paradis.



Primitivement placée sous le narthex, la stèle a été mise au fond du jardin.

En 1924, le testament de Michel Jouve demande de « *conserver la beauté du site* ».



L'intérêt, l'amour, que portait Marie-Thérèse Jouve à la colline se traduit par cesé écussons de 1905 (MDC)

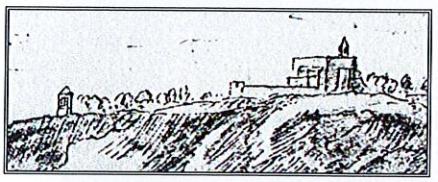
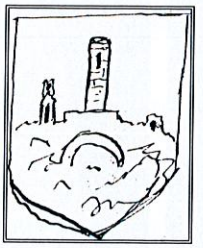
En 1925, se chantait une chanson[45] dont voici les premiers mots : «*Faraï basti un ermitage/ A qui plouraraï mis amours / Moun bon manja sara d'herbage / Et moun beùre sara mi plours* »[46].

IV) La Colline, lieu stratégique

Une telle situation dominante devait conférer à la colline une position stratégique importante. En effet, dans une vision panoramique complète la vue s'étend des Alpilles au sommet du Ventoux, des confins de la Durance vers Aix, à la plaine du Comtat vers Berre.

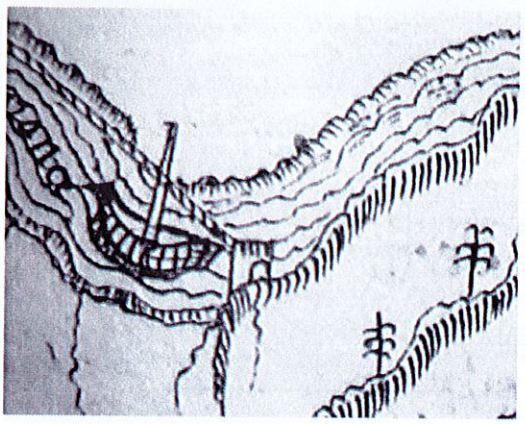
[45] Chantée par Melle Fabre qui la tenait de sa mère (coll. part.)
[46] « Je ferai bâtir un ermitage, où je pleurerai mes amours ; je me nourrirai d'herbage et m'abreuverai de mes larmes ».

Différents textes font référence à la tour de la Gache que l'on retrouve sur les armoiries aux côtés de la chapelle. En provençal, « gacha » signifie guetter. Plusieurs représentations de cette construction se trouvent répertoriés:

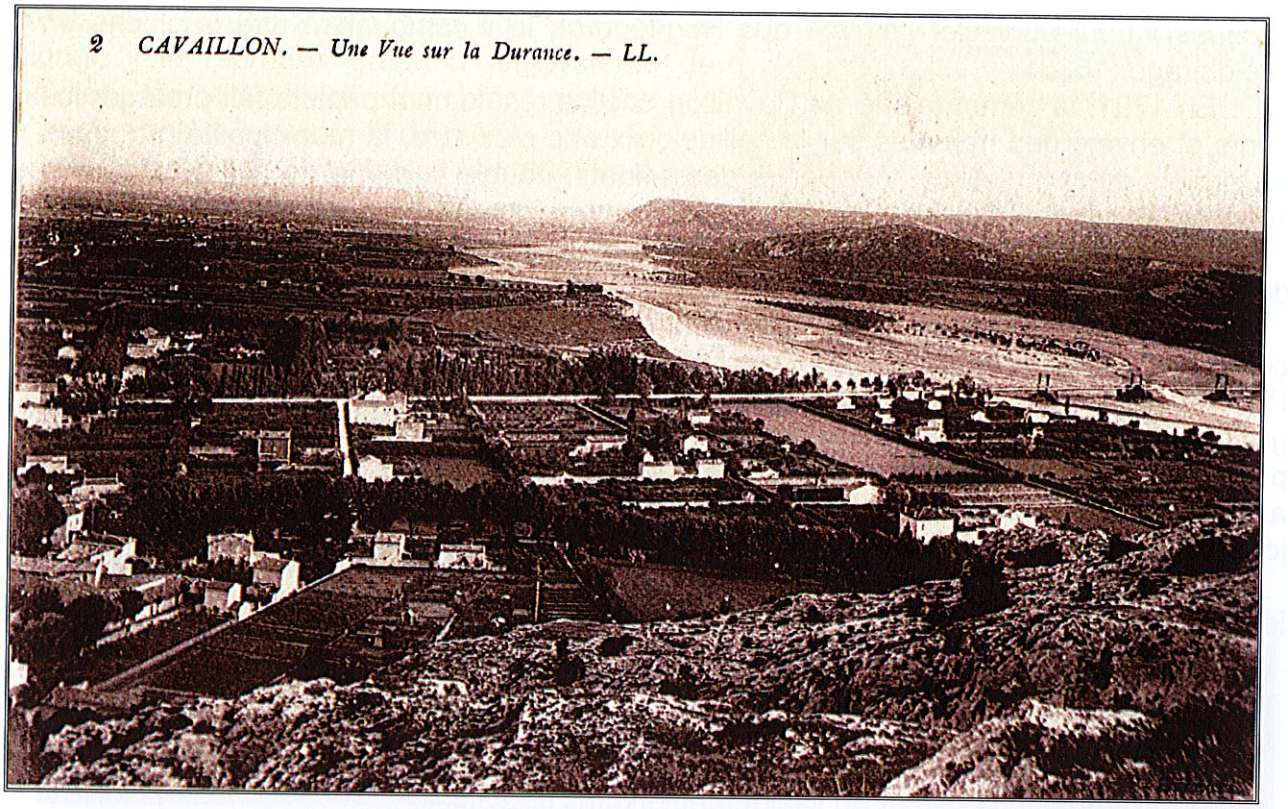
Album Lincel - Armoiries : Cloche 1439 – «La tour de la Gache qui était du temps des païens le temple de Jupiter sur la montagne de Caveau» (dessin à la plume de Louis Lamberty 1601-1612 – AMC) – Mosaïque de la mairie (1892) avec les initiales d'Aimé Boussot, maire.

L'éperon rocheux permet une vue panoramique sur les voies d'accès à Cavaillon. de plus il commande le passage de la Durance, frontière naturelle avec la Provence. C'est en effet ici que se franchissait la Durance alors navigable depuis les Alpes. Strabon, les Utriculaires sont là pour nous rappeler l'importance du lieu qui a fait finalement la richesse de la ville. Ce bac, signalé depuis l'Antiquité joignait la rive cavaillonnaise, dans soute en amont du pont actuel au rocher d'Orgon.

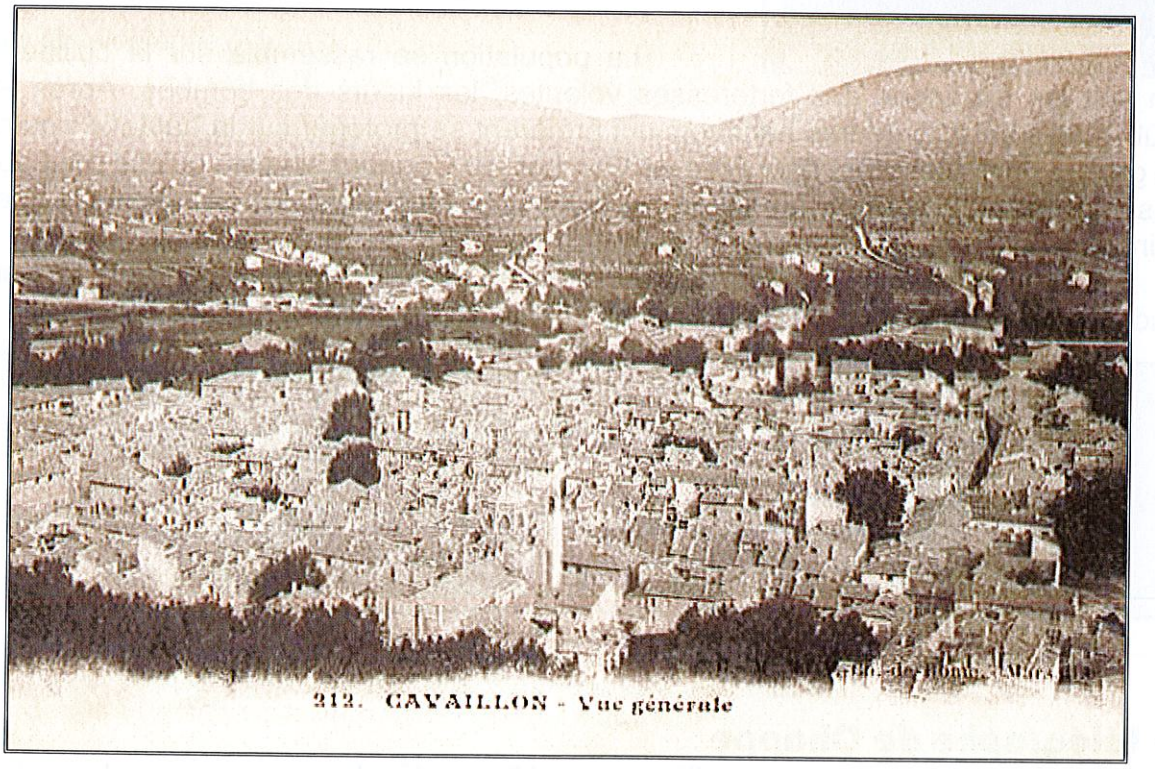


Nous connaissons deux représentations du bac, l'un de jacques Thomassi (1616), l'utre figurant sur un ex-voto d'orgon (aujourd'hui disparu)

Outre la vue sur la rivière et ses voies d'accès, la perspective nord porte le regard loin vers la voie Domitienne ;



Un superbe poste de guet au-dessus de la Durance !



Du haut de la colline, la vue s'étend vers l'est où débouche entre le Luberon (à droite) et les Monts de Vaucluse la vallée du Coulon, voie d'accès vers le Comtat des territoires alpins jusqu'à l'Italie.

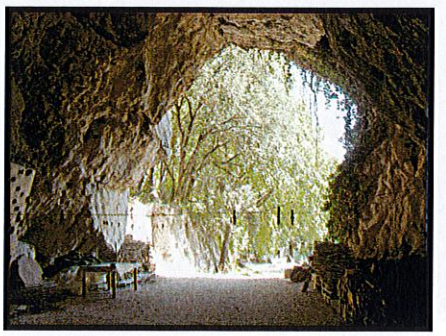
Les Cavaillonnais n'ont pas omis d'utiliser l'endroit soit pour se protéger, soit pour s'y réfugier. Lors des guerres de religion, un guetteur est payé pour observer les environs. La communauté donne douze florins par mois «*à la sentinelle de Saint*

Jacques » pour surveiller l'arrivée des Huguenots ; le « campanier » tire la cloche en cas d'orage (1583)

En 1791, la communauté de Cavaillon encore résolument papiste fait protéger les ponts et envoie des hommes sur la colline ; six ans plus tard, la municipalité redoutant les projets des Marseillais, y dépêche des soldats, double la garde de nuit et assure la sécurité pour la Saint-Gilles.

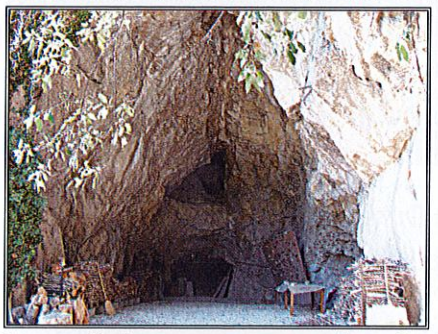
En 1881, des manœuvres militaires se déroulent sur le plateau en vue de le défendre le cas échéant.

Sous la Troisième République, Guis redoutant une attaque aérienne en cas de conflit, préconise l'étude de défenses. Les mesures adoptées en 1935 par la Défense Passive proposent que sept ou huit guetteurs se camouflent sur Saint-Jacques, où des grottes et des tranchées protègeraient la population; le préfet donne des instructions pour l'installation d'un poste de guet relié par téléphone à la gendarmerie de Cavaillon; il transmettrait chaque jour ses rapports.



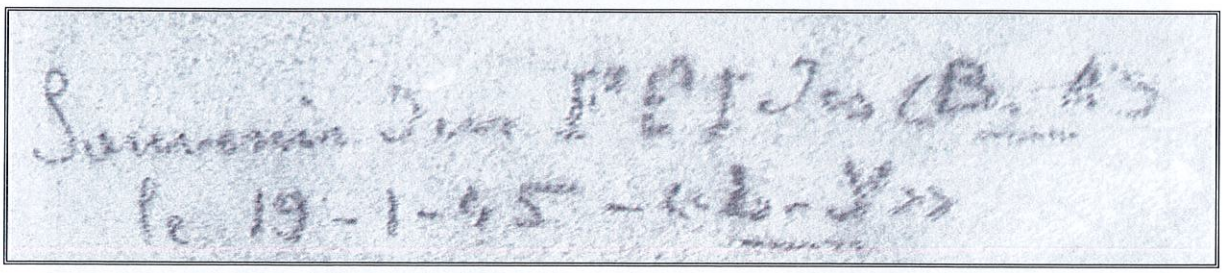
La grotte Gambet (Ph. JG)

Lorsque la fin de la guerre approche, en 1944, les avions alliés survolent et bombardent de plus en plus fréquemment la région; quand l'alerte retentit, les enfants ont le temps de monter rapidement dans les grottes.



La population se rassemble sur la colline d'où l'on voit les passages des forteresses volantes, les lueurs des bombes. Après le 15 août, la ville se vide de ses habitants qui préfèrent se protéger sur la hauteur[47] ou dans les grottes environnantes, dont celle de Gambet, au Cagnard si vaste qu'elle peut abriter plusieurs véhicules. Dans les jours qui suivent la Libération, les carrières du chemin Saint-Baldou servent de lieu d'exécution…

Les soldats coloniaux qui font garnison en ville s'entraînent dans les rochers; il faudra même en aider un en difficultés. La chasse reprend sur la colline.



Graffiti sur le mur de la grotte Gambet.

le télégraphe de Chappe

La ligne Paris-Lyon est édifiée sous l'Empire[48] ; le prolongement Lyon-Toulon commence à partir de 1821, sous le mandat du maire Senchon de Bournissac (1805-1824). L'observateur de Cavaillon muni d'une lunette de Galilée surveille attentivement les mâts de Châteauneuf-de-Gadagne (sur le clocher) et d'Orgon (tour ronde toujours

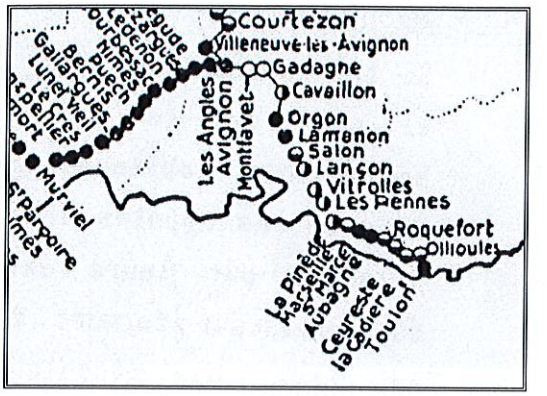
---

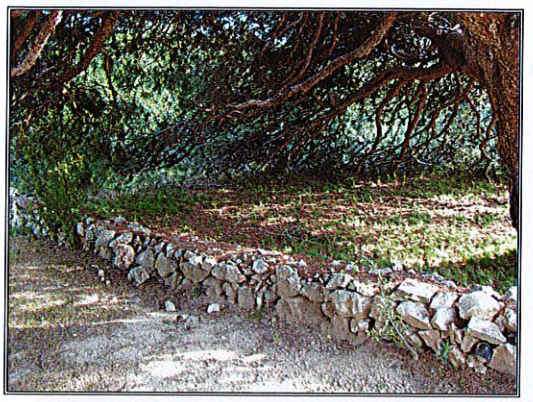
[47] Saint-Charles est envahi ; voir l'ouvrage « *Cavaillon se souvient -1939-1945* » par J.Giroud.

[48] Voir l'abondante documentation dans « *Le Télégraphe Chappe en Provence* » par Alain Le Pestipon in « Les Cahiers de la FNARH » n° 73 –1999.

existante sur le plateau). Dès qu'il aperçoit un signal, il le reproduit grâce à un système de poulies qui actionnent des bras mobiles ; il s'assure que le suivant fait de même à son tour.

A Cavaillon le cadastre de 1832[49] précise la situation du bâtiment ; l'Etat est propriétaire d'un télégraphe (non imposable) d'une surface de 22 m^2 sur une propriété communale de 22 arpents. L'emplacement correspond à l'atlas de Kermabon[50] ; la distance est de « *1000 mètres à partir de l'église du pays* » (chapelle Saint-Jacques) et dans l'azimut 0° (plein nord). La tour était carrée. Les recherches de M. Nieto en 1991 précisent que la cabane construite à 179 m d'altitude avait une hauteur de 2,10 m.



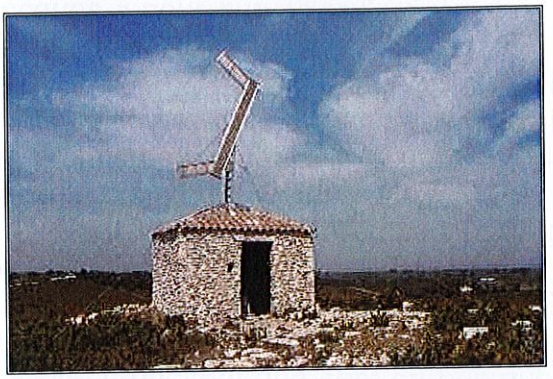


En 1825, un incendie détruit le télégraphe ; il n'épargne que trois lunettes sauvées par Gerbier (« le stationnaire » ?).

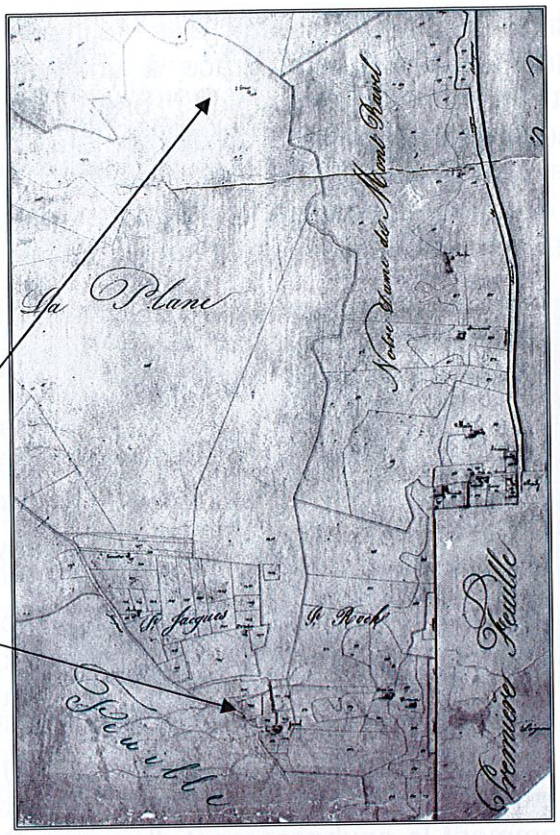
De son emplacement (dans une propriété privée) il ne reste que quelques traces, notamment le soubassement d'un mur. Sur place, on aperçoit effectivement Gadagne, mais les pins bouchent la vue vers Orgon.

Vestiges du télégraphe (Ph. JG)

[49] Archives municipales de Cavaillon 1Fi 50 et Section G N° 1204.
[50] « *Atlas des Lignes Télégraphiques aériennes construites en France de 1793 à 1852* », Paris, 1892



Le relais de Lançon, identique à celui de Cavaillon.



Cadastre de 1832 (AMC.)

V) La Colline, lieu de fêtes

I – la foire de Saint-Jacques

De fait la colline n'a pas été un lieu de fêtes ; mais le nom de Saint jacques a été associé à différentes manifestations qu'il convient de rappeler ici.

Pendant des siècles, ces deux apôtres ont été fêtés le 1er mai. Cette date se confond avec l'ancien rite païen de la fête du printemps[51], où on érigeait un mât enrubanné. En 1315, l'évêque Pons Auger de Lagnes obtient que pendant ces trois jours se tienne une foire franche ; elle a du succès. Un siècle plus tard, l'évêque exempte de péage toutes les personnes qui sont venues vendre ; la communauté rappelle à l'autorité religieuse qu' « *on ne peut faire aucune exécution de cartel, sauf pour crime de lèse-majesté*».

En 1457, le vice-légat dispense de droit de leyde[52] les marchandises vendues pendant ces trois jours. Au début du XVIème siècle, il existait quatre foires[53] : la Saint-Véran, le 13 novembre, la Saint-Martin, le 24 février, la Saint-Jacques et Saint-Philippe, le 1er mai et celle du 1er août. Une seule perdure de nos jours. Cette même année, le pape Léon X confirme la foire de Saint-Jacques et Saint-Philippe ; ce jour-là, les chanoines montent en procession à la chapelle. En 1650, le vice-légat permet la tenue du marché du lundi et celle de deux foires franches (Saint-Véran et Saint-Jacques) qui durent sept jours chacune; elles bénéficient de l'exemption de certains droits.

---

[51] Rappelons que les premiers Corso portaient la mention « Fête de Printemps ». Le mois de mai tire son nom de Maïa, déesse romaine du Printemps et de la Croissance.

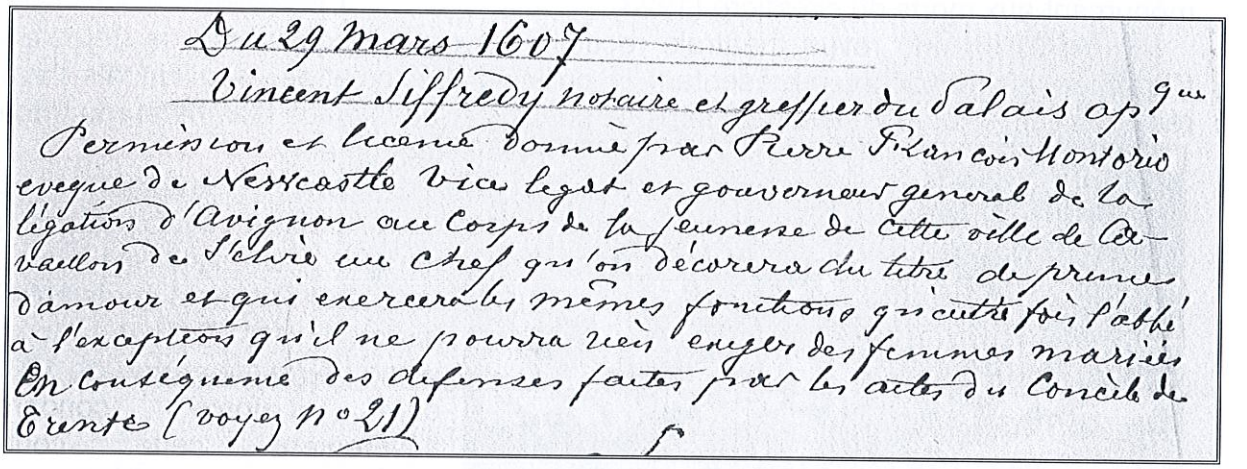
[52] Droit seigneurial sur les marchandises apportées au marché.

[53] On trouve aussi celle du deuxième lundi de juillet, autorisée par le vice-légat le 25 décembre 1516. In «*Annuaire de Vaucluse*» 1914

Il sera coutume pour la Saint-Jacques de faire un cadeau aux Capucins arrivés en 1594, en leur offrant deux barrals[54] de vin pour leur collation ; les chanoines comme le roi des charretiers élu ce jour là, ou le roi des arquebusiers bénéficient des mêmes largesses.

A l'issue de l'épidémie de peste de 1631, la ville demande au vice-légat de lever l'interdit pour la fête de Saint-Jacques, car aucun cas ne s'est plus manifesté ; l'autorisation est donnée. Selon les habitudes anciennes sans doute, au XVIII° siècle, la communauté paye les joueurs de violons ou de fifres qui font le tour de ville avec leur bande la veille de la fête.

Sous le mandat d'Antoine Derrive (1844-1848), la foire du premier mai[55] qui coïncide avec la fête du roi Louis-Philippe, attire une foule d'étrangers sans que le calme soit troublé. Afin de préserver le caractère religieux de ce jour, le curé Aillaud est prêt à déplacer l'horaire de la grand'messe. La fête, toujours citée en 1875, devient foire.


Du 29 mars 1607
Vincent Siffredy notaire et greffier du Palais ap^que
Permission et licence donnée par Pierre François Montorio
eveque de Newcastle vice legat et gouverneur general de la
légation d'Avignon au Corps de la jeunesse de cette ville de Ca-
vaillon de s'élire un chef qu'on décorera du titre de prince
d'amour et qui exercera les mêmes fonctions qu'autrefois l'abbé
à l'exception qu'il ne pourra rien exiger des femmes mariées
En conséquence des defenses faites par les actes du Concile de
Trente (voyez n° 21)

Foires et fêtes étaient animées par le Prince d'Amour, ou Abbé de la Jeunesse – Copie d'inventaire de 1607 – (AC de Cavaillon)

En 1889, la seconde Internationale fait du 1er mai la journée des travailleurs.

La foire assortie d'une fête succède à la fête religieuse; en 1891, on organise des courses de taureaux. Après la première guerre, la ville renoue avec la tradition en 1923. Quatre ans plus tard, la fête dure quatre jours et correspond au Corso.

Au XVI° siècle, peut-être même avant, lors de l'élection de l'Abbé de la jeunesse, celui-ci «*promet de faire son debvoir ainsi que ses prédécesseurs abbés de la dicte jeunesse faysaient qu'est de fère le guet la veille Sainct Jacques et Sainct Philippe au soir et le dit jour et feste, au matin, aller quérir le may, faire dancer le dit jour, avec bon couple de violons…* »

Les comptes de la communauté font état de dépenses pour la « Saint Jaume » (saint Jacques) qui se déroule dans le pré aux Joyes: ainsi en 1547, achat de deux plats pour les jeux publics, don annuel de torches, achat de poudre et de mèches pour les arquebuses… En 1599, de la Plane, alors Abbé de la jeunesse reçoit huit livres de poudre pour fêter les Joyes le jour de la Saint-Jacques.

Le « roi » des arquebusiers est désigné chaque année lors de cette fête; il est tenu d'assister à toutes les fêtes avec sa compagnie ; il est rémunéré 12 florins par mois en 1573. Les archives précisent, entre 1634 et 1641 que «*Bravades et joyes se font de temps immémorial pour la fête de saint Jacques et de saint Véran sous la direction du Prince d'Amour ou Abbé de la Jeunesse* ».

---

[54] A Avignon, un barral vaut environ 50 litres.

[55] Cette foire a perduré sous forme de «Fête du printemps» jusqu'au début du XX° siècle.

La ville participe à l'organisation des réjouissances : malgré les restrictions dues à la peste de 1721, le pétardier de la ville allume douze pétards pour le samedi saint et dix-neuf pour la Saint-Jacques, les Rogations, la Fête-Dieu, la veille de la Saint-Jean.

La colline sert aussi de lieu de manifestation. A l'occasion de la Saint Henri[56] le 15 juillet 1831, des habitants ont fait des feux de joie en ville et sur Saint-Jacques, en proférant « *des cris séditieux* » et en farandolant. Deux ans plus tard, pétards et feux sur Saint-Jacques rappellent l'existence des carlistes, partisan de la monarchie absolue. Lors de la révolution de 1848, les légitimistes continuent à manifester; un drapeau blanc aurait été attaché à la croix. Le 21 janvier, lors de la fête du roi Louis XVI, martyr pour les uns, parjure pour les autres, le glas tinte sans que des obsèques aient lieu; la colline s'illumine d'un feu de joie.

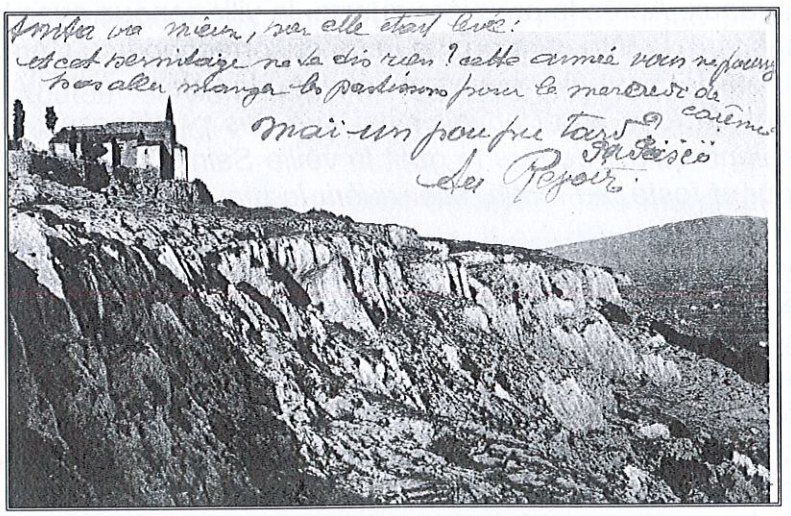
Sous le Second Empire, des bruits font état de la présence de cinquante Montagnards sur la hauteur où les soldats ne trouvent que quelques fuyards.

La colline est fortement appréciée comme décor de fond lors de l'érection du monument aux morts du cimetière (1923).

En 1925, une revue théâtrale recueille un gros succès ; elle se déroule à la Cigale devant un décor représentant la colline ; des peintres cavaillonnais l'avaient réalisé, avec la représentation de la place du Clos et de la place Gambetta (où trônait le monument).

Une tradition bien cavaillonnaise voulait qu'on aille manger la saucisse et les oreillettes (bugnes) sur la colline le mercredi des Cendres, jour de jeûne ! Avant la guerre de 1939, le curé Laforce condamnait sévèrement cette coutume quelque peu provocatrice.

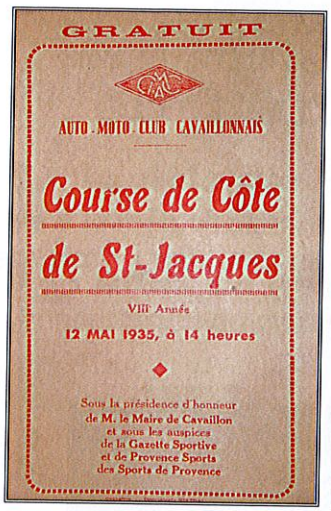
M et Mme Sébastien Avy (à d.) et M et Mme Octave Mathieu au pique-nique des Cendres à Saint-Jacques (v.1935) (coll. part.)



[56]Henri de Bourbon, comte de Chambord (1820-1883), duc de Bordeaux, dernier prétendant de la branche aînée des Bourbons au trône de France, sous le nom d'Henri V.

Souvenir des pique-niques sur la colline : « Et cet ermitage ne te dis rien ? Cette année vous ne pourrez pas aller manger les pastissons (petit pâtés) pour le mercredi de carême. Maï un pou pu tard ?... (Carte envoyée pendant la guerre de 14/18).

L'apparition de l'automobile donne lieu à la course de côte. Les Cavaillonnais y assistent le dimanche des Rameaux. L'Auto-Moto-Club est fondé en 1926 à l'initiative de quelques mordus, dont Jean Bastide. Elle se déroule sur un chemin dont on bétonne les plus mauvais endroits en 1931, en particulier le fameux «virage de la mort ». Des motos, des side-cars et des voitures au nom prestigieux, Bugatti, Rosengart, Ford... se disputent la victoire. Le record de la montée fut de 1' 42'' pour les motos et de 1'23'' 2/5 pour les voitures.



Programme 1935 et Photo Fonds Mitifiot (AMC).

1942 : La ville commémore le premier anniversaire de la Légion par une messe et le serment au Maréchal Pétain; elle accueille le passage de la « *Flamme de l'Empire* » et répond à cette manifestation par un feu sur Saint-Jacques.

2 – le Pré des Joyes

Lorsque les Cavaillonnais voulurent une esplanade pour les fêtes, ils la trouvèrent dans le Pré aux Joyes. A l'opposé des quartiers susceptibles d'être inondés, l'emplacement au pied de la colline sur la route d'Avignon permettait d'accueillir des spectateurs sur les rochers vaguement taillés en gradins.

Jusqu'au début du XX° siècle, l'endroit servit encore pour les fêtes et feux d'artifice, avant de céder la place à des constructions.

Quand on faisait la fête dans le Pré des Joyes (coll. privée).

VI – La Colline, lieu de mémoire

La colline, le jardin de l'ermitage se prêtent bien au souvenir. Trois petits monuments rappellent la mémoire de Cavaillonnais.

I - L'oratoire Chabran :

L'ancienne chapelle Chabran (fonds Sadaillan) et le nouveau monument.

Un oratoire se dresse sous les pins à la mémoire d'Hippolyte Chabran. Né le 5 mars 1832, fils de Jean Véran Chabran, un important propriétaire qui possède la bergerie de Saint-Jacques, et de Rose Marin, Hippolyte est affecté au 22e Léger en 1852; il tombe en Crimée, probablement au siège de Sébastopol en 1855. Son père lui fait ériger une chapelle[57] non loin de la bergerie; elle tombera en ruines. Il semble qu'elle reste à l'état d'abandon puisqu'en 1963, Sylvain Gagnière rend compte au Musée Calvet[58] de son état déplorable. « *La démolition pourrait être envisagée et une stèle érigée* ». Quant à la bergerie, le musée demande à Sylvain Gagnière d'étudier avec les Amis de la Colline Saint-Jacques le projet de cession gratuite du bâtiment à cette association, à condition qu'elle l'entretienne. En 1970, Paul Mérindol sculpte un nouvel oratoire, restauré par le Souvenir Français en 2002. La dédicace a quasiment disparu.

---

[57] Elle portait la mention « Chapelle élevée par Jean-Véran Chabran, à la mémoire de son fils Hippolyte mort au champ d'honneur -1855 ». Elle était close par une grille et abritait un tableau.

[58] La famille Jouve ayant légué l'ensemble de ses biens au Musée Calvet, dont les terrains et l'ermitage, celui-ci en est propriétaire, ce qui l'obligeait de ce fait à l'entretenir.

Stèle 1914-1918 des Jouve (emplacement primitif – coll. part.) – Plaque à la mémoire de Jean Bastide fusillé aux Abeilles (Ph. JG).

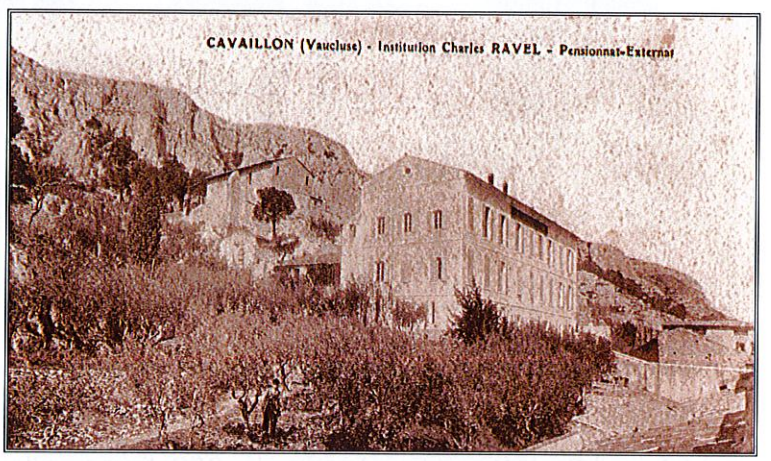
2 - La stèle des Jouve : Située dans le jardin elle a été installée par la famille Jouve à la mémoire des « 400 Cavaillonnais morts pour la Patrie ».

3 - L'arbre de Jean Bastide : Il rappelle la mémoire d'un homme très attaché à la conservation du patrimoine cavaillonnais, et fusillé aux Abeilles en juillet 1944.

VII - La Colline, lieu d'accueil

Deux constructions importantes se sont installées sur les pentes plus douces de la colline.

1 – Saint-Charles



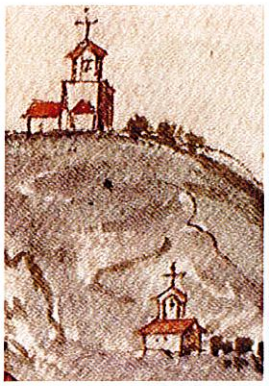
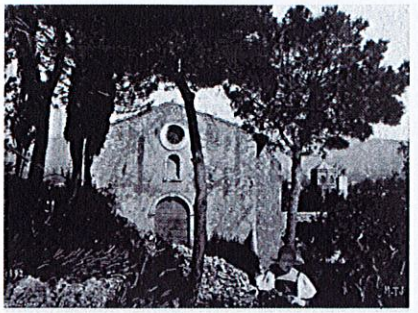
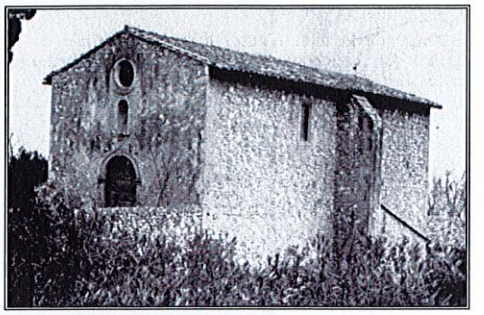
En septembre 1852, l'abbé Tardieu transfère son établissement scolaire religieux sur les pentes de la colline Saint-Jacques, «*ce quartier des plus sains*» ; les Frères des Ecoles Chrétiennes qui assurent l'enseignement reçoivent une subvention pour restaurer la chapelle Saint-Roch qui tombe en ruine.

Sous l'action des milieux catholiques, dont Charles Ravel, médecin, le pensionnat prend de l'extension jusqu'à englober une partie de la colline.

2 – Saint-Roch

Située sur les flancs de la colline, cette chapelle a été édifiée au XVIème siècle. Une construction primitive était placée sous le vocable de saint Didier (fête le 23 mai).

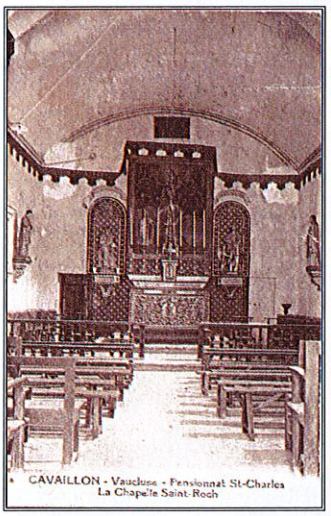
En 1562, le baron des Adrets ravage la ville ; trois ans plus tard, une épidémie de peste traverse le Comtat épargnant Cavaillon.

La chapelle St Roch (st Didier ?) en 1596 et aujourd'hui.

Lors de ces épidémies les gens invoquaient saint Roch. Comme la chapelle saint Didier tombait en ruine, on éleva un nouveau lieu de culte dédié au saint protecteur de la peste. Cette chapelle retrouva toute son importance lors de l'épidémie de 1630 où la population émit le vœu de reconstruire l'édifice qui avait été plus ou moins délaissé. En 1664, Gaspard de Grasse, prieur de Saint-Roch fait, comme c'est l'usage, « *distribuer à toutes les personnes de qualité cent pains bénis, au sucre….Bien des gens ont grondé. C'est une grande sottise de faire des gâteaux au sucre* » écrit-il. L'usage persista néanmoins.

En 1720, lors de la grande épidémie de Provence, elle fut particulièrement active. On y montait en procession pour les Rogations. Par la suite, la chapelle ne fut qu'un lieu sacré, sans prêtre, ni revenu.



Intérieur - *Niche au-dessus de l'entrée –* *Panneau central de l'autel*

A la Révolution, le 1er prairial de l'an III la chapelle et la sacristie furent mises aux enchères. Sur une mise à prix de 350 livres, elle fut adjugée 2000 livres à Antoine Derrive (futur maire de Cavaillon).

Actuellement le bâtiment situé dans l'enceinte du pensionnat Saint- Charles se trouve de ce fait inaccessible (sauf et encore, pour les journées du patrimoine). Sur le contrefort une date précise l'année de construction. L'intérieur, entièrement restauré n'offre qu'un intérêt mineur, à l'exception d'un autel classé et d'un tableau (en cours de restauration)

VIII - La Colline aujourd'hui

De son passé si riche, comment se présente la colline aujourd'hui ? C'est un lieu de vie par le paisible lotissement de la Plane qui abrite des villas sous les pins. La bergerie accueille encore les scouts. Le lieu de culte est devenu un bâtiment vide, clos. Pourtant ce lieu mérite mieux que le profond oubli où on le laisse !

Les ressources qu'offraient le sol ou la végétation ont cédé la place à un sentier promenade fort agréable qui chemine entre pins et rochers. La foire attachée au nom de Jacques s'est transformée en Corso animé de chars fleuris. Le Pré aux Joyes s'est construit, la végétation envahit les carrières et les moutons ont déserté les pâturages.

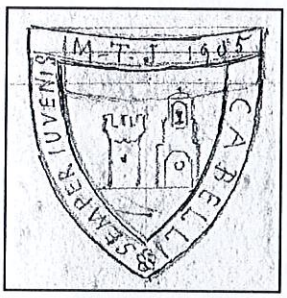
Cernée de tous côtés par des habitations, des établissements scolaires (trois), un hôpital, des bâtiments industriels (recherche Saint-Gobain), un cimetière (les Vergers) la colline est devenu encore plus inaccessible qu'autrefois. Les piétons montent par les escaliers au Clos à l'accès défiguré par une construction « moderne » appelé Office du Tourisme ! Les véhicules empruntent la route aux Vergers. Sur la plateau parking, un amas de broussailles cachent les vestiges du premier oppidum de la colline, tandis que des propriétés privées envahissent le terre-plein très certainement riche de l'histoire cavaillonnaise..Quelques audacieux s'efforcent de vaincre les falaises aménagés en parcours d'escalade.

Ilot de calme, la colline domine l'agitation de la population et offre encore des recoins... un jardin, un théâtre d'été. Nul guetteur n'observe l'horizon si ce n'est quelque touriste se repérant sur la table d'orientation.

Et la nuit, c'est elle, la chapelle illuminée par les projecteurs que l'on voit de très loin qui veille. La sentinelle est toujours là, symbole de l'histoire de notre ville.

°°°°°°°

Prière de Marie-Thérèse JOUVE



« O ma colline de Saint-Jacques, défends-toi de la main civilisatrice de l'homme ; Garde tes pentes sauvages avec ses bouquets de petits chênes verts et de pins touffus ; ne te laisse pas arracher ton thym, tes lavandes et tes immortelles parfumées ; reste toujours ma colline adorée où je porterai après mes jours d'enfant et mes tristesses de jeune fille, les chagrins de l'âge mur et la mélancolie de mes derniers jours. »

Texte manuscrit recopié par G. Gauthier, prêté par R. Sadaillan.

Croquis de M-T Jouve (1905)

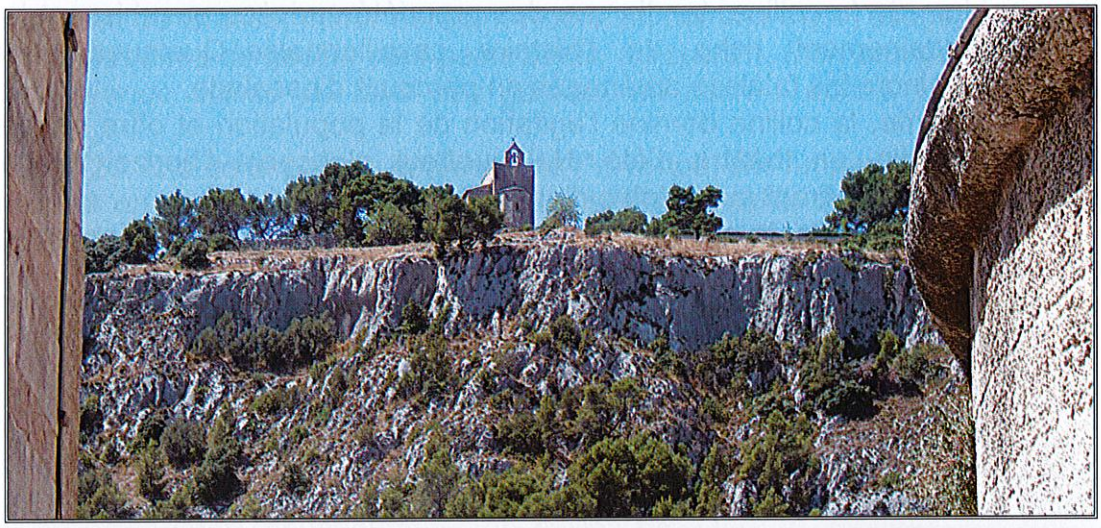
En 1972, Robert Sadaillan écrivait au maire, M. Mitifiot avant la construction du lotissement de la Plane : « *Ce profil calcaire était une réserve sauvage, un peu de paix et de dépaysement pour le Cavaillonnais... Protégeons Saint-Jacques, conservons cette chance pour le développement harmonieux de Cavaillon* ».

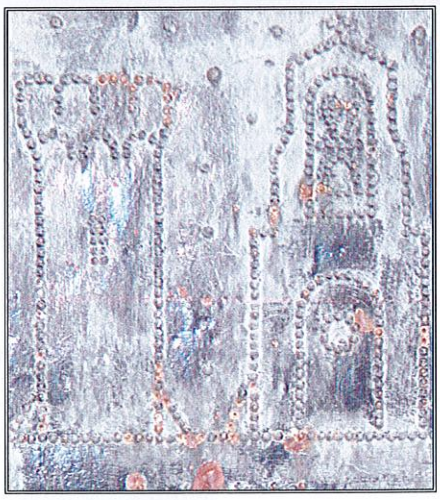
La commune resta sourde à cet appel !

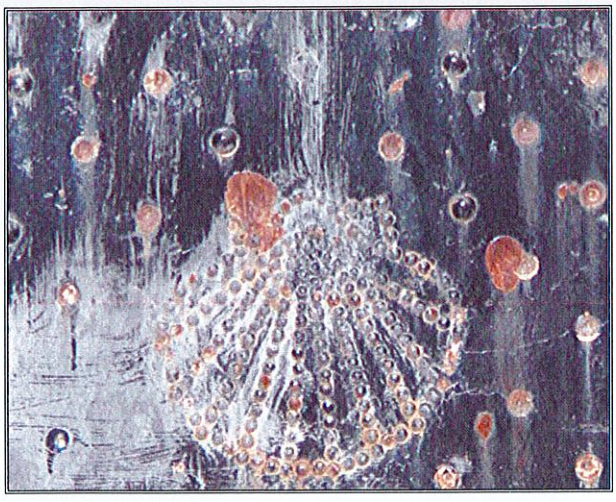
°°°°°°°°°°°°°°°°°

BIBLIOGRAPHIE

ALPES DE LUMIERES : « *La Durance de long en large* »
ARCHIVES MUNICIPALES DE CAVAILLON.
BAYLE Gustave : « *L'ermitage de Saint-Jacques* » 1902
BRUN Pierre et DUMOULIN André : « *La colline Saint-Jacques avant l'occupation romaine*». 1938.
BUISSON-CATIL Jacques « *Le Luberon des origines* » Ed. barthélémy.
CLEBERT Jean-Paul « *Provence Antique* » Ed. R. Laffont.
DUMOULIN André : « *Une visite à la chapelle Saint-Jacques* ».
DUMOULIN André « *Les puits et fosses de la colline Saint-Jacques à Cavaillon*».
GRANGE Sylvie : « *Une famille en Provence* » Ed – Colcabé.
JAU Guy : « *Cavaillon, Pages d'histoire* » - Edisud.
MUSEE DE CAVAILLON « Aux origines de Cavaillon –Archéologie d'une ville antique »
PARC DU LUBERON « *Découvertes géologiques du Luberon* » Ed. BRGM.
PUYRICARD D'AGAR « *Antiquités de la ville de Cavaillon* » Ed. du Luberon







Deux symboles sur la porte de l'ermitage (cloutage) (Ph. JG)

Vitrail moderne de la nef

Hommage à St Jacques

MONTAGNE, où sont les jours de ta splendeur sacrée,
ARRIVE ainsi que toi, grand saint, ami de nos aïeux ?
RIEN n'existe plus là ! Vois-je l'herbe foulée
MELODIE de ces pas innocents et pieux,
ET vois-je ce qui charme et mon âme et mes yeux ?...

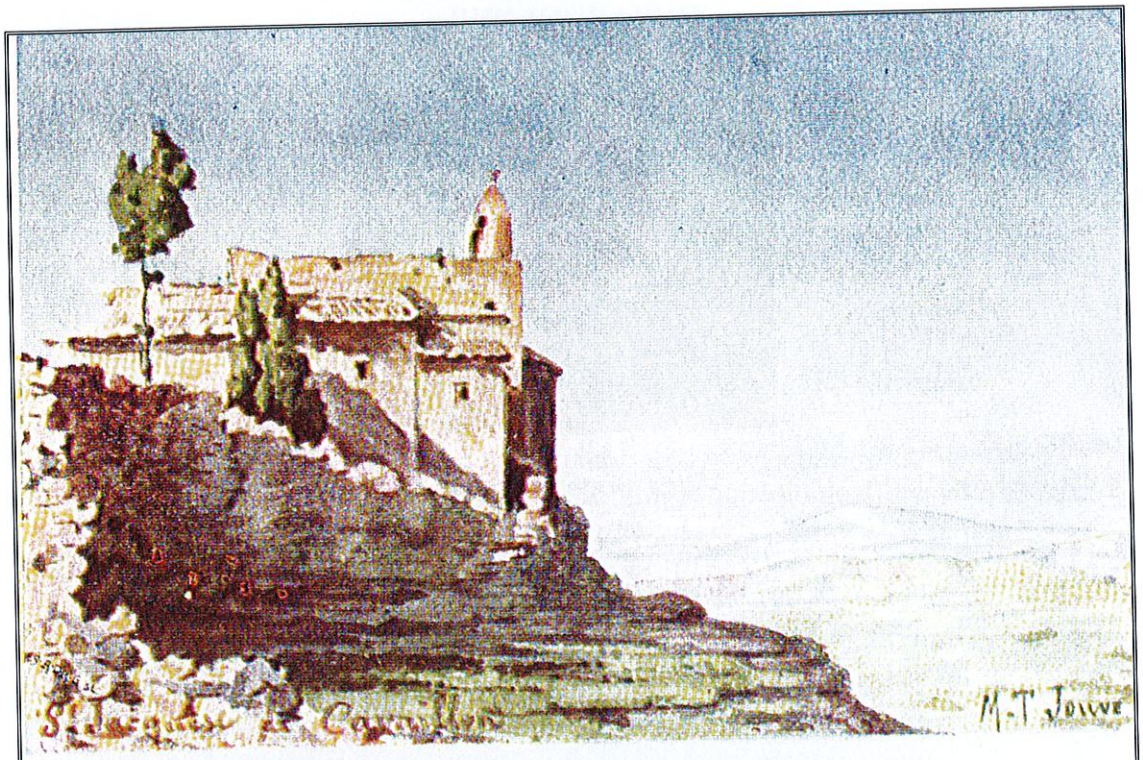
× × ×

TOUT a bien disparu ! — Sur notre Taygète
HELAS ! on méconnait la virginale fleur !...
ENTENDS-je cette cloche aux jours de grande fête
REDIRE une prière, ermite, en ton honneur ?
ET toi qui fut toujours au peuple comme à Dieu
SAINT-Jacques, reviens-nous pour protéger ce lieu,
EGLISE refleurit par les mains de la Grace !...

× × ×

EVOQUE le Passé. — Cadares, noble race,
VOUS fils de l'Hellade, épris d'art et de beau,
UN jour je vous ai vus dans l'ombre et le mystère,
VENIR dans les vallons de votre mont Caveau
EMMANTELER de fleurs la Vierge solitaire !....

Poème du Dr Bourgade adressé à M-T Jouve en 1906 (coll. part.)



A quel autel de Grèce, à quel temple romain
Succèdas-tu, le haut, pittoresque chapelle
Que le nom vénéré du Saint de Compostelle
Défend mal aujourd'hui d'un injuste dédain ?

Pour un peuple oublieux ton clocher dit en vain
qu'il garde le vieux sol de la cité carare
Sans la pieuse main qui seule les répare
Les murs abandonnés s'écrouleraient demain.

Cependant, ô Pourquoi du souvenir ancien !
Sur ton roc imprégné de charme ionien
Quand le rouge du soir allume l'auréole

Tout un passé revit que l'on croyait éteint.
Des siècles disparus le prestige revient
Et ton profil croulant prend des airs d'acropole

F. D.

Poème adressé à M-T Jouve (1906) (coll. part.)